5e Année - N° 208 Le N° : 1 $ 00 Jeudi 24 Août 1944

INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ



CAMBODGE. — Bonzes du Hinayana (Petit véhicule) ou le chemin du Nirvana.

(Bois gravé par Manh-Quynh, d'après un dessin de J. Y. C.)

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

VOTRE INTERET VOTRE DEVOIR

Ne laissez pas vos capitaux improductifs
Donnez sans hésiter votre appui
au Gouvernement.

Souscrivez aux

BONS DU TRÉSOR INDOCHINOIS

Taux d'intérêt annuel 2 %

BONS A UN AN
émis à 98 $ 00
remboursables
au pair à un an de date

BONS A TROIS MOIS
émis à 99 $ 60
remboursables
au gré du porteur

au pair	à trois mois	de date
à 100 $ 50	à six mois	de date
à 101 $ 00	à neuf mois	de date
à 101 $ 60	à un an	de date

Vous trouverez aux guichets des Banques, des comptables du Trésor et de l'Enregistrement des coupures de 50, 100, 1.000, 10.000 et 100.000 piastres.

Les bons à un an à moins de 6 mois d'échéance, et les bons à trois mois à toute époque sont escomptables à la Banque de l'Indochine (Taux 3 %).

INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRE

5e Année - No 208 24 Août 1944

Edité par
l'ASSOCIATION ALEXANDRE-DE-RHODES
6, avenue Pierre-Pasquier — HANOI

Toute la correspondance, mandats, etc.
doivent être adressés à la Revue
« INDOCHINE »
6, avenue Pierre-Pasquier — HANOI

ABONNEMENTS :
Indochine et France :
Un an : 40 $ 00, 6 mois : 25 $ 00

Etranger :
Un an : 55 $00, 6 mois : 35 $00
Le numéro : Une piastre.

SOMMAIRE

Enquête sur les nouveaux destins de l'intelligence française. — Visage du roman (suite), par Marcel ARLAND.

Une opinion sur la musique lao, par P. J. COMI.

Saigon au temps des Amiraux, par L. MALLERET.

Le cercueil, par LE-TOAN.

La rue Catinat.

Souvenirs d'un vieil archéologue indochinois (suite), par H. PARMENTIER.

Lettre d'Annam.

Abonnements : Les abonnements partent du 1er de chaque mois.

Changements d'adresse : Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de 0 $ 40 en timbres et rappeler l'adresse précédente, faute de quoi le changement ne pourra être effectué.

Règlements : Nous prions instamment nos lecteurs et abonnés, lorsqu'ils nous adressent un règlement, de bien vouloir nous rappeler le numéro figurant en haut, à droite, sur notre facture.

Nos factures de renouvellement sont envoyées un mois environ avant l'expiration de l'abonnement.

Si le règlement ne nous parvient pas un mois après la fin de l'abonnement, nous serons dans l'obligation d'envoyer un recouvrement postal et les frais en seront à la charge de l'abonné. Aucun règlement par acompte n'est accepté.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ENQUÊTE SUR LES NOUVEAUX DESTINS
DE L'INTELLIGENCE FRANÇAISE

VISAGES DU ROMAN

(Suite et fin)

par Marcel ARLAND

(*La France de l'esprit*, Paris, 1943.)

Aussi bien va-t-il de soi que même les plus directs, les plus passionnés de ces écrivains ne dédaignent point les prestiges de l'art, et que, moins grands artistes, leur action serait moins efficace. C'est pourquoi il n'y a pas de rupture entre eux et tels autres écrivains qui semblent conter pour le seul plaisir de conter, étudier un caractère pour le seul plaisir de la découverte et, dans une œuvre, viser avant tout à une harmonieuse et durable perfection.

Au premier rang de ceux-ci peut être placé Giraudoux, dont le secret amour s'adresse aux œuvres issues de la rencontre d'une grande civilisation et d'un grand artisan.

Mais il n'en est pas de plus exquis ni de plus modeste que Valéry Larbaud. Les contes d'Enfantines, « Fermina Marquez », « Beauté, mon beau souci », « Barnoboth » même, sont de l'esprit le plus détaché et de l'artiste le plus délicat. J'y joindrais volontiers les contes et les romans de Jules Supervielle, d'une sensibilité et d'un art très purs.

L'œuvre de Jacques de Lacretelle est plus vaste, de « Silbermann » aux « Hauts-Ponts ». Un constant équilibre, une sagesse sensible, un goût de la qualité et de la durée dans l'art, dans la civilisation et les individus, voilà sa marque, son témoignage d'homme et d'écrivain.

Et Colette elle-même, n'est-ce point par son art qu'elle nous séduit, le plus vif, le plus piquant, et tout à la fois le plus spontané et l'un des plus conscients qui soient aujourd'hui ? Qu'elle parle des bêtes, des plantes ou même des hommes, qu'elle traduise ou plutôt ressuscite une odeur, une image, un son, c'est à cet art que ces évocations empruntent leur saveur et leur prix. Et de Colette on pourrait dire aussi qu'elle est le principal personnage de ses livres ; mais elle ne l'est point par orgueil ni désir d'exposer ses problèmes et sa complexité ; elle l'est plutôt par souci de ne montrer que ce qu'elle connaît bien.

Et l'on voudrait au moins rappeler les dons de conteur que révélaient les récits de Panaït Istrati, rappeler aussi la lucidité et la grâce de Raymond Radiguet, signaler l'humour narquois de Marcel Aymé dans ses « Contes du chat perché », la souple sagesse d'André Maurois, le réalisme psychologique d'André Thérive...

Mais il ne s'agit ici que d'une ébauche. Je n'ai fait par exemple qu'une allusion à toute une école de romans poétiques, ou d'un réalisme poétique, qui s'est développée entre les deux guerres. Il leur arrive de mêler l'humour à la fantaisie. Les uns relèvent d'Alain Fournier, comme les premières œuvres de Robert Francis ; d'autres, comme ceux de Robert Brasillach, s'apparentent aux romans de Giraudoux. Ce sont parfois romans de poètes, ou « poésie de roman », avec Jean Cocteau ou Georges Limbour. Parfois ils prolongent la fantaisie attendrie ou baroque d'Apollinaire, de Max Jacob ou d'André Salmon.

De même on pourrait, partant du sujet plus que de la forme et des tendances de l'œuvre, étudier maintes catégories de romans : que l'on songe au roman social (de Pierre Hamp), au roman des civilisations (des Tharaud), aux romans de milieu et d'atmosphère (ceux de Francis Carco ou de Georges Simenon), aux romans de la formation ou de l'éducation sentimentale (et l'on citerait Léon Bopp, Louis Guilloux, André Chamson ou Jean Prévost), au roman de l'énergie (celui de Joseph Peyré), au roman de la mer (celui d'Edouard Peisson ou de Roger Vercel), au roman des colonies, de la terre ou de la province (mais de Louis Hémon à André Demaison, de Perrochon à Pourrat et de Roupnel à Raymonde Vincent ou à La Varende, les exemples sont trop nombreux).

Belle vitalité pour un genre qui, disait-on, touchait à sa mort !

●

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Comment notre roman n'eût-il pas souffert de la guerre et des malheurs de la France ? Si, dans les grandes crises, la poésie peut trouver à sa flamme un aliment, le roman — soit qu'il peigne une société, étudie un caractère, retrace un conflit ou s'enchante d'une histoire, soit qu'il exprime un monde ou un débat intérieurs — exige un temps, une stabilité, une solitude aussi, que permet difficilement une époque comme la nôtre. Et faut-il rappeler que plus d'un, parmi nos jeunes romanciers, se trouve aujourd'hui prisonnier ?

Et pourtant on ne peut dire que son activité soit éteinte. Elle reprend dans la mesure où la France se ressaisit et affirme qu'elle ne saurait disparaître ni s'abaisser. Parmi les aînés, beaucoup ont, depuis l'armistice, donné une suite à leur œuvre. La « Pharisienne », qui oppose l'amour au rigorisme, est un des livres les plus importants de Mauriac. Avec « Suzanne et les Jeunes Hommes », Duhamel continue le cycle des Pasquier ; c'est dans notre anxiété, un chant de confiance. « Julie de Carneilhan » apparaît, dans l'œuvre de Colette, comme une eau-forte stricte et aiguë. Paul Morand, dans l'« Homme pressé », élargit aux proportions d'un roman le conte satirique et moral. Julien Green a publié « Varouna » ; Jouhandeau, « L'Arbre de Visages » ; Edmond Jaloux, « Le Pouvoir des Choses » ; Marcel Aymé, « La Belle Image » et « Travelingue ».

Le roman psychologique retrouve sa veine avec Charles Plisnier, qui achève le cycle de « Meurtres », Pierre Lafue et « La Plongée », Charles Braibant et « Le Rire des Dieux », Alfred Fabre-Luce et « Fils du Ciel » ; l'étude des milieux, avec « La Bête à Concours », de Georges Magnane ; le roman d'atmosphère, avec « Danse pour ton Ombre », de Louwick, et « La Fleur de l'Age », d'André Fraigneau.

C'est le roman de la vie paysanne qui s'est le plus largement développé. Et l'on aime que l'attention et le respect se tournent vers des vies humbles et laborieuses, vers une terre qui a sa discipline, sa morale et sa force. Mais l'art aussi comporte ses lois et sa propre grandeur : il faut avouer que la plupart de ces romans paysans nous déçoivent par leur facilité, leurs négligences et leurs conventions. Parmi les meilleures œuvres qu'aient inspirées le sens et l'amour de la terre, citons les récits, toujours si frais et si « toniques », d'Henri Pourrat ; le premier livre de M. A. Méraville, « Le Coffre à sel », et, pleins de souffle, épris de grandeur, les romans d'un jeune écrivain, quelque peu influencé par Giono, C. F. Landry.

Les « révélations » mêmes n'ont pas manqué : celle de Raymond Guérin, qui est aujourd'hui prisonnier, et dont le roman « Quand vient la fin », lucide, dur, violent, mais non sans grandeur dans son âpreté, est le portrait d'un père tel qu'après sa mort son fils le découvre enfin ; celle de Paul Gadenne qui, dans « Siloë », chante les exigences spirituelles de l'amour ; celle, plus discrète, mais de fine qualité, de Marius Grout, dont le roman « Musique d'Avent » retrace une aventure mystique, et, cette année même, celles de Luc Dietrich et d'Albert Camus.

Et l'on aurait pu croire que nous étions trop proches de la guerre pour qu'un vrai romancier pût, dans son œuvre, la rendre présente. C'est pourtant ce qu'a fait Christian Mégret avec « Jacques », qui à la fois est actuel et dépasse l'actualité, et qui, par la noblesse de ses thèmes comme par sa puissante architecture, me semble l'une des œuvres les plus remarquables d'aujourd'hui.

●

Il serait vain d'interroger l'avenir. Du moins peut-on dire que le roman tient dans notre vie littéraire une place trop grande pour qu'il puisse de sitôt disparaître, et que l'on ne conçoit pas une grandeur, un renouveau français qui feraient bon marché de notre grandeur intellectuelle et artistique.

Un genre ne meurt pas, il change de forme ; et nul n'y est plus apte que le roman. Le roman français, depuis ses origines, n'a cessé de tendre vers la dignité et la durée des genres les plus hauts. Aujourd'hui, le public, les écrivains eux-mêmes — est-ce à cause du petit nombre des œuvres nouvelles ou par besoin de se ressaisir à nos forces profondes ? — se tournent avidement vers les grandes œuvres de notre passé. Au roman, aussi, ce contact peut être profitable. Eclairé par ces rencontres exemplaires comme par la méditation de la crise présente, peut-être saura-t-il prendre une plus ferme conscience de sa loi, et, gardant la même intensité et la même audace, acquérir plus de patient amour et de foi en lui-même.

Il n'est point d'art qui, plus que l'art français, ait eu le sens et le souci de la qualité ; j'entends d'une qualité à la fois humaine et formelle. Cela semble son destin, et ce peut être, pour un romancier, non moins un but qu'une assise.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Une opinion sur la musique Lao

par P. J. COMI

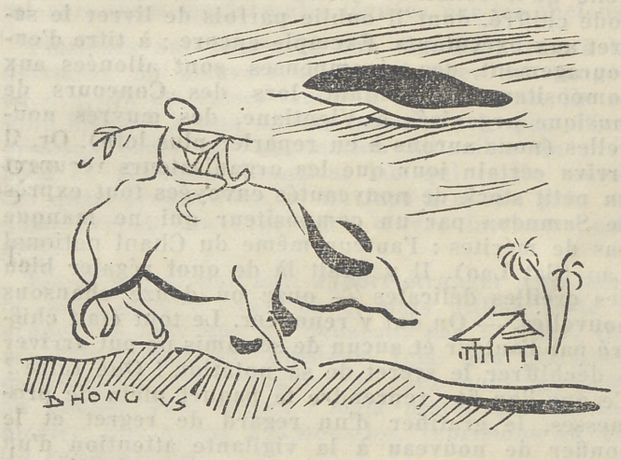
JE ne sais plus quel savant auteur a cru pouvoir définir la musique : l'art d'accommoder les sons. On pourrait à perte de vue épiloguer sur ce sujet sans jamais arriver à un accord parfait. En matière de musique lao, je propose humblement cette explication : la musique est la résultante d'un accord tacite des sons entre eux qui périodiquement se retrouvent pour créer une heureuse impression sur le tympan des auditeurs. Chers lecteurs, ne m'accusez pas d'impudence. On m'a demandé mon opinion sur la musique laotienne : je vous la donne tout bonnement en laotien doux et paisible.

Eh oui ! il ne faut pas s'emballer. Si la musique lao a ses charmes incontestables, mélodiquement parlant, il suffit de l'avoir fréquentée quelques fois pour être irrémédiablement fixé sur l'anarchie qui y règne, pour se rendre compte que les exécutants font ce qu'ils peuvent mais dans un désordre sans nom, que les mélodies mêmes qu'ils offrent à leurs admirateurs sont loin d'être identiques d'un village à un autre. Au Laos, « pays de la musique spontanée et de l'insouciance », comme on crut pouvoir la définir jadis, seul le rythme est invariable en musique et c'est peut-être encore là un signe de pauvreté.

Qu'on n'aille surtout pas s'imaginer des concerts de musique lao en vase clos, à la façon des quatuors célèbres de France ou d'ailleurs, avec un chef d'orchestre qui sait où il va et où doivent aller ses artistes ; des pièces de la valeur — il est vrai qu'on pourrait encore discuter sur la notion de valeur ! — d'une simple mélodie de Schumann ou de Schubert ; des fantasmagories à la façon de Berlioz ou de Wagner ; des sonates à la Beethoven ou des études à la Chopin. Non ; la musique lao est simple, purement mélodique, jolie parfois et toujours agréable sans doute : mais il lui manque le minimum nécessaire à la pratique d'un art correct. Il n'existe peut-être pas au Laos un musicien capable de rendre compte de ce qu'il exécute, un musicien qui connaisse son métier et puisse l'enseigner aux autres sur des bases déterminées. L'habitude donne une raison d'être aux accompagnements fantaisistes qui se parent pompeusement du nom d'orchestres, et c'est tout.

Quand on parle de musique lao, une des conditions essentielles pour la comprendre, est de la replacer dans son cadre naturel, là où elle a pris naissance : au village lao. Sortie de là, elle déroute, à moins que par des artifices décoratifs comme ceux par exemple de notre Théâtre Lao de Vientiane, on parvienne à créer l'ambiance nécessaire. Les costumes y sont pour beaucoup aussi, et l'auditoire donc !

Le mieux, c'est de l'entendre en pleine insouciance, un soir de « boun », au clair de lune. Le meilleur souvenir que j'en aie, c'est celui d'une audition qui me fut offerte à son insu par un gardien de buffles rentrant ses bêtes dans un bois près de la capitale. Couché sur le dos de l'un de ses animaux, parfaitement insouciant je vous assure, il allait au pas lent de sa monture et il chantait. Quoi ? Le chant célèbre entre tous des bateliers de la Nam Ngoeun. Inattendu en pleine terre, mais si naturel, si spontané surtout, que le charme y était. Oh ! ces soirées interminables dans les villages où l'on fume sans souci du lendemain et où le chant impose par sa simplicité un repos forcé à notre nature surexcitée d'Européens ! Le berceau du chant laotien, c'est le village, incontestablement.



Vous pensez sans doute que le répertoire musical lao est inépuisable : détrompez-vous. Il est assez pauvre et je puis en parler en connaissance de cause. La durée des séances musicales n'est due qu'à la prodigieuse imagination du barde chanteur qui, le plus souvent, sur quelques notes, toujours les mêmes, développe un thème sans fin. Et le malheur est aussi que le paysan lao ne connaît plus sa musique !

Le chant polyphonique est inconnu. Par contre le chant dialogué est en faveur et joue un grand rôle dans les fêtes de famille.

Pas, ou pas encore, de chant choral. L'accompagnement instrumental est traditionnel et consiste le plus souvent à unir des instruments peu faits pour s'entendre ; tous ces instruments, sans que personne puisse dire pourquoi, disposent d'harmoniques qui sont pour beaucoup dans l'effet polyphonique produit.

Autre défaut : comme on chante de nuit en pays lao et que la lumière est inexistante, voire peu souhaitable, on joue et chante tout de mémoire. Ce qui explique quelque peu — quoiqu'on puisse légitimement émettre des doutes à ce sujet ! —

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

l'absence de solfège et la multiplicité des variations sur un thème unique.

Le manque de solfège est une grave lacune et peut-êre faut-il lui en vouloir d'être cause qu'en bon nombre de villages on ne sait plus rien ou presque des chants traditionnels. Tel gros village — j'en sais un de huit cents habitants dans ce cas — n'est plus à même de fournir un seul exécutant capable de jouer au khène un air complet : on se contente de bribes informes cousues ensemble et par quels couturiers !

Or donc, en pays lao, il n'y a pas de solfège : le fait est incontestable autant que regrettable. Et malgré les efforts déployés par le Service local de l'I.P.P., malgré la bonne volonté de quelques-uns à s'initier aux mystères d'une science aussi dépourvue d'intérêt artistique, il faudra encore de longues années avant que certains Laotiens en voient l'urgente nécessité.

Soyons justes : le Laos possède un mode de notation qui aurait fort réjoui le bon J.-J. Rousseau : la notation chiffrée. Mais attention ! Il ne s'agit pas là de quelque chose d'universel, de rigide, d'étudié, de pratique. Non. Chacun, pour plus de facilité je pense, possède sa notation bien personnelle qu'il conserve jalousement à l'instar d'un code chiffré, dont il oublie parfois de livrer le secret aux exécutants. Exemple encore : à titre d'encouragement, des récompenses sont allouées aux compositeurs présentant lors des Concours de musique organisés à Vientiane, des œuvres nouvelles (nous aurons à en reparler plus loin). Or, il arriva certain jour que les organisateurs reçurent un petit stock de nouveautés envoyées tout exprès de Samneua par un compositeur qui ne manque pas de mérites : l'auteur même du Chant national Lao (Sat Lao). Il y avait là de quoi régaler bien des oreilles délicates — onze ou douze chansons nouvelles. — On dut y renoncer. Le tout était chiffré par l'auteur et aucun de ses amis ne put arriver à déchiffrer le secret de sa notation ! Que faire ? Ce que l'on fit : reprendre le paquet plein de promesses, le gratifier d'un regard de regret et le confier de nouveau à la vigilante attention d'un carton d'archives. Bonne leçon ! Le grain lève et les cours de solfège atteignent leur but petit à petit. Ainsi il nous a été donné de constater que l'un ou l'autre de nos compositeurs a fourni lors de nos derniers concours une version de ses œuvres en solfège à l'européenne.

C'est ainsi, cahin-caha, qu'on va vers le progrès au Laos comme les canards de la chanson vers la rivière.

Mais peut-être vous fatiguerez-vous de ces considérations d'ordre général. On pourrait pourtant en ajouter beaucoup d'autres. Je n'ai encore rien dit de l'origine de cette musique, de sa vraie teneur, de son « génie », de ses possibilités d'avenir, de son renouvellement, de sa modernisation, de son adaptation au grand mouvement de renouveau lao, de ses instruments, voire de sa technique. Et si l'on essayait ?

~

La musique lao est une musique d'invasion. Il faut entendre par là qu'elle doit tout ou à peu près aux pays environnants qui successivement s'adjugèrent au cours des siècles, le gouvernement total ou partiel du pays. Elle semble ainsi principalement tributaire du Siam, du Cambodge, de la Birmanie. Quelques chants populaires — je ne parle ici que de la vallée du Mékong qui m'est familière — tels la Descente du Mékhong ou le chant des Piroguiers de la Nam Ngoeun, sont revendiqués par les Laotiens comme proprement du pays. La musique lao serait donc le fruit d'une sélection d'ordre sympathique beaucoup plus que scientifique : on a gardé du patrimoine étranger ce qui plaisait et le reste est reparti avec les envahisseurs. Et l'esprit d'invention s'est chargé de créer le petit bagage qu'on se répète de générations en générations. Petit ? Oui, car je crois que point ne serait besoin d'un cahier de chorals de Bach grand format pour le contenir dans son ensemble. Il va sans dire que, par suite de son origine variée, la musique lao possède deux ou trois genres, le tout encadré dans un rythme unique d'ordre binaire. On peut noter toutes les mélodies lao avec une mesure à 2/4. De plus, tout se danse, plus ou moins lentement, jamais à une cadence endiablée comme chez les Khas, ou folle comme chez les Mèos.

~

La musique lao nécessite-t-elle la rigueur de la mesure pour être à son aise ? La question est délicate, je vous assure, et je suis le premier à reconnaître que je n'y comprends pas grand'chose. En effet, le chant populaire est un chant libre de toute entrave, du moins tel qu'on peut l'entendre dans son cadre villageois. D'où vient cependant qu'au cours d'une discussion, subséquente à un concours de musique où je prenais la défense d'une mélodie en style libre qui ne semblait pas avoir réuni les suffrages des connaisseurs, tout l'auditoire fut contre moi, réclamant la rigueur absolue du rythme ? Déformation de danseur ? Influence croissante de certaine musique européenne ? Il se peut. Et pourtant que de libertés quand on a secoué le joug de la mesure et comme il est plus facile de caser sous cette musique des vers dont on ne sait trop le nombre de pieds.

A la façon de Monsieur de La Palisse, on pourrait conclure ce débat en disant qu'il suffit de savoir ce que l'on veut faire : mettre de la musique sur des vers ? Alors adopter une mesure. Mettre des vers libres sous de la musique ? Rejeter la mesure et se lancer dans la musique libre.

~

Une musique — et nul ne le contestera — est tributaire de ses exécutants. La musique lao plus que toute autre. La somme des fantaisies qui entourent une mélodie de khène suffit à la rendre populaire ou fatigante. On ne se pâme pas d'admiration dans notre musique européenne devant le joueur de trombone à coulisse : on a pitié de lui, et ses joues gonflées, écarlates, prêtent suffisamment à rire pour qu'on ne s'attarde pas à le contempler. On jouit tout autant au concert en fermant les yeux qu'en fixant l'orchestre béatement. Le joueur de khène au contraire est un artiste qu'on doit regarder, car s'il est vraiment artiste, sa mimique, ses jeux de physionomie, sa danse, tout son corps composent un ensemble nécessaire à la mélodie qu'il offre au public. C'est un point que je crois certain et indiscutable. Une audition de musique lao à la radio ou au phonographe, perd sensiblement de sa valeur.

Hélas ! Si l'artiste laotien se rend vite sympa-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

thique à ses auditeurs, ce n'est assurément pas par la précision de son jeu : il commence le plus souvent en tâtonnant, en aveugle, et ne sait plus où s'arrêter. C'est ainsi qu'aux auditions de Radio-lao, on dut parfois, pour couper court à une verve intarissable, retirer tout bonnement la prise de courant du poste ! Les ensembles sont rares et il faut quelquefois pas mal de temps avant que les artistes se retrouvent sur un même sentier musical : il suffit du reste de s'habituer à cette indiscipline caractérisée pour être au courant et savoir attendre avec patience la cinquième ou la dixième mesure du morceau ! Après quoi, plus rien à faire que de jouir à pleines oreilles.

~

La musique lao repose-t-elle sur un fond de génie qui en assure la perpétuité ? Je le crois sincèrement.

Le Laotien est habile impressionniste. Il sait avec ses petits moyens rendre des effets surprenants. « L'abeille qui butine » — pièce de facture ancienne, est un modèle du genre. On suit la mouche courant de fleur en fleur, se posant un instant puis repartant de plus belle. Le thème est bref, pas développé, mais l'idée y est très nettement exprimée.

Les danses ne manquent pas de grâce et ont toujours ce quelque chose de nonchalant si caractéristique des peuples simples. On danse tout jeune au Laos et les garçons ne sont pas moins friands de ce passe-temps que les filles. Il existe des danses que je qualifierai de scientifiques et qui doivent — les gestes me le laissent supposer sans cependant en avoir jamais découvert une explication quelconque — traduire toute une idée de bout en bout. Il faut alors avoir recours aux professionnels.

Pour ce qui est des thèmes guerriers, la musique lao ne s'y prête guère. Il se rencontre là encore de fort jolies choses, preuves incontestables d'un réel génie. On a su utiliser toutes les ressources possibles et du rythme binaire, et de l'accentuation des temps forts pour créer quelque chose d'enlevant, de courageux. C'est, il faut le reconnaître un tour de force. Une « Danse du sabre » exécutée par un bon danseur qui, par surcroît, chante passablement, a du chic. Vieux restes des temps antiques où le pauvre Lang Xang divisé dut faire face à tant d'exploitants divers, lutter tant de fois avec des fortunes si variées pour sa vie...

Le génie de la musique lao est sans prétention : c'est ce qui en fait le vrai charme. Pas de musique travaillée, polie, limée, mais la spontanéité dans ce qu'elle a de plus savoureux, de plus authentiquement laotien.

Quant à la multiplicité, à la variété de ses créations, la musique lao est plutôt pauvre. Les meilleurs artistes sont bien vite à court de nouveautés et il arrive — cela m'est arrivé — qu'on vous envoie à plus de soixante kilomètres de là pour entendre un air oublié si vous voulez compléter votre collection. En soi, telle qu'elle est, elle satisfait le Laotien ; pour l'Européen, il souhaite un emploi plus judicieux de ses trésors d'harmonie inutilisés, épuisant toutes les ressources de ses instruments.

~

Et cela m'amène à vous dire un mot du renouveau tenté de la musique lao. Elle ne pouvait pas, en effet, se soustraire à l'ambiance générale et se devait de suivre sur les chemins du progrès le pays tout entier. Et cela était d'autant plus important qu'au Laos on peut, par le chant principalement, faire entrer en beaucoup de cerveaux rétifs quelques bonnes vérités, qu'elles soient d'ordre civique ou moral.

Que doit-on faire pour enrichir un patrimoine comme celui-là ? A mon sens — je ne veux, en effet, engager la responsabilité de personne — il faut faire en pays lao de la musique lao et rien que de la musique lao. Ce ne sera jamais un brevet de civilisation que de transmettre, comme je crois on l'a fait en Annam, des airs de danse à l'européenne en chargeant un poète médiocre de les affubler d'une poésie en langue locale.

Grave erreur où est tombée la musique annamite dite avec quelque prétention : moderne, et qu'il faut épargner à la musique renouvelée laotienne. C'est une question toute nouvelle que celle de l'apport d'éléments nouveaux au Laos. Il s'agit donc de bien commencer. La première chose à faire est de considérer la contexture même de la musique en question et de s'en rapprocher le plus possible sans s'en écarter à priori en rejetant comme surannées les formules léguées par les anciens.

Plusieurs ont voulu, et non des moindres, à la naissance du mouvement, transformer des tangos ou des fox en valses lentes à la laotienne. Ils se sont heurtés à une double barrière : le peu d'impression causé et l'obstination inflexible du préposé au renouveau musical lao qui rejeta toutes ces quasi-productions. Il ne faut à aucun prix en démordre si l'on veut faire œuvre laotienne qui dure.

Est-ce à dire que tout apport étranger sera banni sans appel ? Non pas ; mais utilisé juste à propos en tant que ne déparant pas le reste. On m'a fait remarquer plusieurs fois que certaines chansons, certains chants de chez nous, plaisent au public. Tant mieux ; mais plutôt que de les plagier tels quels, adaptons-les, reprenons-les en les retravaillant.

On m'a rapporté, par exemple, que certains mandarins lettrés annamites étaient choqués d'entendre en leur langue chanter des cantiques sous des airs français. Ils ont raison, mille fois raison. N'est-ce pas condamner sa propre musique que de s'approprier celle des autres faute de mieux, et est-ce ainsi qu'on prétend travailler à renouveler son propre fond ? La cause est entendue. Et nos jeunes producteurs lao l'ont compris qui ont su du plus naturel de leurs cœurs, tirer de nouveaux chants dont la beauté vaut d'être remarquée.

On m'écrivait ces jours-ci : on ne chante plus que cela et partout, en toutes circonstances et dans tous les milieux : annamites et chinois, khas et laotiens. C'est donc qu'on a réussi à trouver la note juste et que cette musique plaît infiniment, et qu'on y sent passer l'âme du pays lao.

La musique lao est repartie sur de bonnes bases : laissons-la suivre tranquillement son doux chemin, constellé de fleurs et embaumé des parfums pénétrants de son terroir ; guidons-la seulement en la défendant des tapageurs sans culture et sans goût qui voudraient la galvauder et la rabaisser. Elle mérite d'être rénovée mais dans le sens de son propre génie.

~

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Dans un domaine voisin de son renouvellement, on a, à maintes reprises, étudié, puis lancé un chorale lao à voix égales. Quels en furent les résultats ? Constatations faites, le Laotien, sous l'angle vocal, bat de loin son collègue annamite : la voix est plus chaude, moins nasillarde, et sa portée plus étendue. Il y a de bonnes basses laotiennes et, avec quelque effort et quelque application soutenue, on pourra y trouver de passables ténors, pas très « légers », certes, mais suffisants pour un chœur à trois ou quatre voix.

Des essais ont été faits : la conclusion en est que, peu initiés aux mystères de la polyphonie, les Laotiens ont grand'peine à constituer un ensemble. Au cours de cette année cependant, un chœur à trois voix s'est fait entendre, harmonisation d'un chant nouveau : « Le Chant d'Adieu au pays lao ». Sans prétendre à la perfection, ce fut pourtant une encourageante réussite. Hélas ! Ce fut presque sans lendemain. Plusieurs autres essais furent tentés sans succès : la raison de cet échec est à rechercher dans le manque de solfège et l'inadaptation du Laotien à notre gamme européenne, peut-être aussi dans le peu de goût au travail de plusieurs ?... Cette musique plaît-elle ? Les jugements recueillis au sortir de la première audition de la chorale étaient cependant unanimes. « On dirait du khène ! » Alors ? Eh bien ! On s'y remettra, on repartira, on relancera et on aboutira.

~



Une dernière surprise nous est offerte, pour peu que nous jetions un coup d'œil sur la lutherie laotienne. L'instrument national est sans contredit le khène, petit, moyen ou grand (sa taille varie en effet entre 90 centimètres et 2 mètres). Il a l'avantage d'être essentiellement laotien d'origine. C'est un instrument à vent : les poumons du musicien servent de soufflets, une sorte de calebasse de réservoir, et l'air se répand dans de petits tuyaux de bambous équipés d'une minuscule anche de cuivre ou d'argent. Deux séries de trous latéraux permettent en les bouchant, de faire un choix dans les sons. La gamme utilisée, du genre gamme mineure sans sensible, va du do à l'échelle au-dessous du la-a. au la bémol au-dessus : portée maxima, une treizième diminuée. Pour la commodité, le si bémol-a est double et se trouve de chaque côté de l'instrument.

On peut indifféremment souffler dans l'instrument ou aspirer : c'est du reste toute une habileté que de savoir passer à l'aspiration quand on est à bout de souffle tout comme c'est une habitude à prendre que de savoir souffler quand on joue de l'harmonium. C'est un instrument qui, aux dires des connaisseurs, est pénible à jouer : il faut, en effet, le tenir entre ses deux mains, utiliser ses dix doigts et coller sa bouche contre l'ouverture de la calebasse. Quand on est doté par la nature d'un nez au-dessus de la moyenne, cela devient une torture. Et, m'a-t-on ajouté, ce n'est pas toujours raffolant d'avoir à souffler dans un trou sur lequel tant de bouches diverses se sont appliquées.

Si l'on veut conserver son instrument, il est bon de lui procurer une housse : ceci me paraît être une amélioration sur le système préconisé par mon maître ès langue laotienne, qui me confiait il y a quelques jours, qu'il était temps de songer à former de bons spécialistes pour la réparation des khènes.

Donc le khène est l'instrument national du Laos: il est certainement le plus répandu de tous. Sa forme gracieuse, son aspect exotique le font apprécier des amateurs de souvenirs pas chers. Et que peut-on tirer de ce petit rien ? De fort jolies sonorités, ma foi, de bien gracieuses mélodies assaisonnées d'accompagnements dont je me suis refusé à percer la technique. En améliorant un tant soit peu le khène, il est certain qu'on pourrait espérer mieux. Cela se fera peut-être un jour : des projets sont à l'étude.

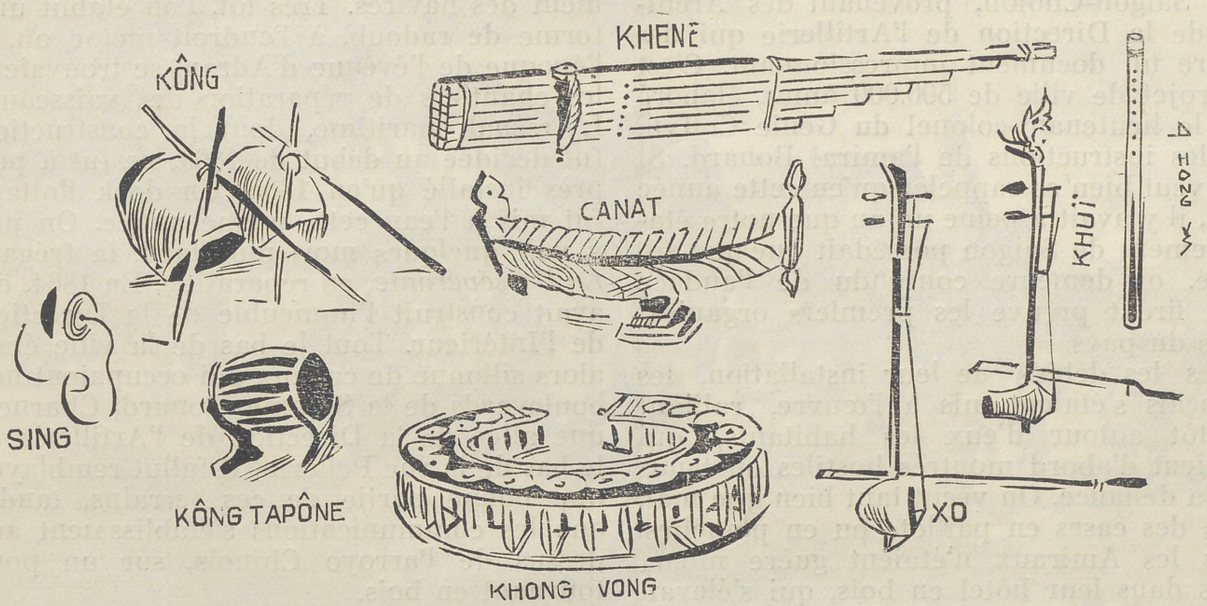
D'instruments purement laotiens, il n'y aurait guère encore que le so dans ses diverses variétés. Celui-là s'apparente aux instruments à cordes, est d'un usage assez commun, mais ne fournit pas de grandes consolations. Il est de l'espèce violon de remplacement comme tous les peuples orientaux semblent en posséder et laisse loin devant lui le plus mauvais de nos « Stradivarius ». Tous les autres instruments utilisés — si j'en crois mon maître ès langue sus-indiqué — seraient d'importation ou javanaise, ou birmane, ou khmère. Somme toute, peu de choses et de rendement assez inférieur.

~

La musique lao reste extrêmement intéressante en soi. Si j'ai cru devoir attirer l'attention sur ses faiblesses plutôt que sur ses nombreuses qualités, c'est qu'il me paraît logique et sensé de porter remède à ses maux si nous voulons la voir plus tard en pleine santé se renouveler et se développer normalement.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Elle a beaucoup à faire et l'on peut dire sans être injuste, qu'actuellement elle se contente de plaire et qu'elle ne satisfait pas totalement. C'est la musique naturelle d'un peuple sans culture musicale spécialisée, c'est la musique des bardes et des trouvères de notre Moyen âge, sans prétention aucune. C'est la musique du Laotien indolent et sensible, qui ne reste pas indifférent aux beaux côtés de la vie mais qui redoute l'effort. C'est une musique spontanée et insouciante.



La musique lao est belle : il ne lui manque au fond qu'un peu de technique pour devenir très intéressante. C'est l'œuvre de demain. N'anticipons pas.



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

SAIGON AU TEMPS DES AMIRAUX

par Louis MALLERET

Il existe dans le musée Blanchard-de-La-Brosse, un plan du Groupe urbain Saigon-Cholon, provenant des Archives de la Direction de l'Artillerie qui demeure un document impressionnant. C'est le projet de ville de 500.000 âmes, élaboré par le lieutenant-colonel du Génie Coffyn, sur les instructions de l'amiral Bonard. Si l'on veut bien se rappeler qu'en cette année 1862, il y avait à peine un an que notre établissement de Saigon possédait quelque solidité, on demeure confondu de l'audace dont firent preuve les premiers organisateurs du pays.

Dès les débuts de leur installation, les Français s'étaient mis à l'œuvre, ralliant bientôt autour d'eux les habitants, qui s'étaient d'abord montrés hostiles ou tenus sur la défiance. On vécut tant bien que mal, dans des cases en paillote ou en planches, mais les Amiraux n'étaient guère mieux logés dans leur hôtel en bois, qui s'élevait à l'empacement actuel de l'Institution Taberd (*fig. 1*).

Parmi les premières créations, il faut compter celle de l'Imprimerie Impériale et du bureau du Télégraphe. La première poste de Saigon était voisine de la tour de l'Horloge, dont on discerne la haute silhouette dans la *fig. 2*. Une photographie provenant des papiers de Charles Lemire, nous permet de nous représenter la misérable cabane où vécut la mission télégraphique de Cochinchine, d'abord avec des meubles de fortune, fabriqués à l'aide de caisses à biscuits. Un terrain vague et défoncé précédait le modeste édifice, en arrière duquel s'étendaient des jardins (*fig. 2*).

Rapidement des constructions neuves s'élevèrent en divers quartiers. Le 15 août 1861, avait été inaugurée dans la ville basse, la première chapelle, tandis que Mgr Lefebvre habitait une simple maison annamite à boiseries sculptées, déplacée à plusieurs reprises, et qui se trouve, de nos jours, voisine de l'Evêché. Plus tard, le 28 mai 1863, eut lieu la pose de la première pierre de l'Eglise Sainte-Marie-Immaculée. Elle s'élevait en bordure du canal qui occupa pendant longtemps le boulevard Charner, à l'emplacement actuel de la Justice de paix. Ce fut la première cathédrale de Saigon. L'amiral Dupré abrita provisoirement plus tard le siège apostolique dans un des bâtiments de son hôtel en bois, en attendant la construction de l'édifie actuel, commencé en 1878, terminé en 1880, sans ses flèches, qu'il reçut plus tard.

Les premières constructions dans le bas de la ville, avaient été nécessairement les magasins, bureaux et entrepôts de la Marine et de l'Artillerie pour l'approvisionnement des navires. Très tôt, l'on établit une forme de radoub, à l'endroit même où, à l'époque de l'évêque d'Adran, se trouvaient les chantiers de réparation des vaisseaux. L'Arsenal maritime, dont la construction fut décidée au début de 1864, ne fut à peu près installé qu'en 1866. Un dock flottant fut mis à l'eau cette même année. On put y voir quelques mois plus tard, la frégate *La Persévérante*, en réparation. En 1864, on avait construit l'immeuble de la Direction de l'Intérieur. Tout le bas de la ville était alors sillonné de canaux qui occupaient nos boulevards de la Somme, Bonard, Charner, une allée de la Direction de l'Artillerie et le bas de la rue Pellerin. Il fallut remblayer une bonne partie de ces terrains, tandis que les communications s'établissaient au-dessus de l'arroyo Chinois, sur un pont tournant en bois.

Dans les premiers temps, on voyait sur l'ancien glacis de la Citadelle, écrit le capitaine de Grammont, « le Collège des Interprètes, le nouvel hôpital et plusieurs belles cases appartenant aux Sœurs de Saint-Paul de Chartres, Dames de l'œuvre de la Sainte-Enfance ». Mais les quais étaient encore informes et encombrés de débarcadères en bois. « La ville de Saigon, telle qu'elle se présentait en 1863, lit-on dans un numéro de la *Revue des Deux Mondes*, donnait plutôt l'idée d'un campement provisoire que d'un chef-lieu d'une colonie importante. De larges voies macadamisées se coupant à angle droit, de distance en distance, avaient remplacé les chaussées étroites et bombées de la cité annamite, mais les maisons manquaient encore sur bien des points pour remplir ce cadre régulier. La plupart de celles que les colons avaient élevées étaient en bois, il en était de même des établissements publics dont, le plus souvent, l'emplacement seul était indiqué par des baraques montées à la hâte. Les plus avisés parmi les fonctionnaires s'étaient logés au moyen d'anciennes maisons du pays, dont les toits inclinés descendaient en projetant leur ombre jusqu'à quelques pieds du sol. Quant au Gouverneur, on lui avait construit à grands frais un incommode édifice en bois, plus semblable à une gare de chemin de fer qu'à un palais. La ville, en un mot, avait cessé d'être annamite, sans être devenue française... ».

Deux ans plus tard, la ville avait perdu une partie de son aspect d'immense chantier et offrait déjà un aspect séduisant. « Partout où l'on ne voyait naguère encore, que des

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Fig. 1. — L'hôtel en bois des Amiraux-Gouverneurs et la tour de l'Horloge, à Saigon, en 1865 (Illustration, *1865*).



Fig. 2. — La première poste de Saigon, en 1862, d'après une photographie originale de Charles Lemire.

(Coll. de la Société des Etudes Indochinoises.)

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

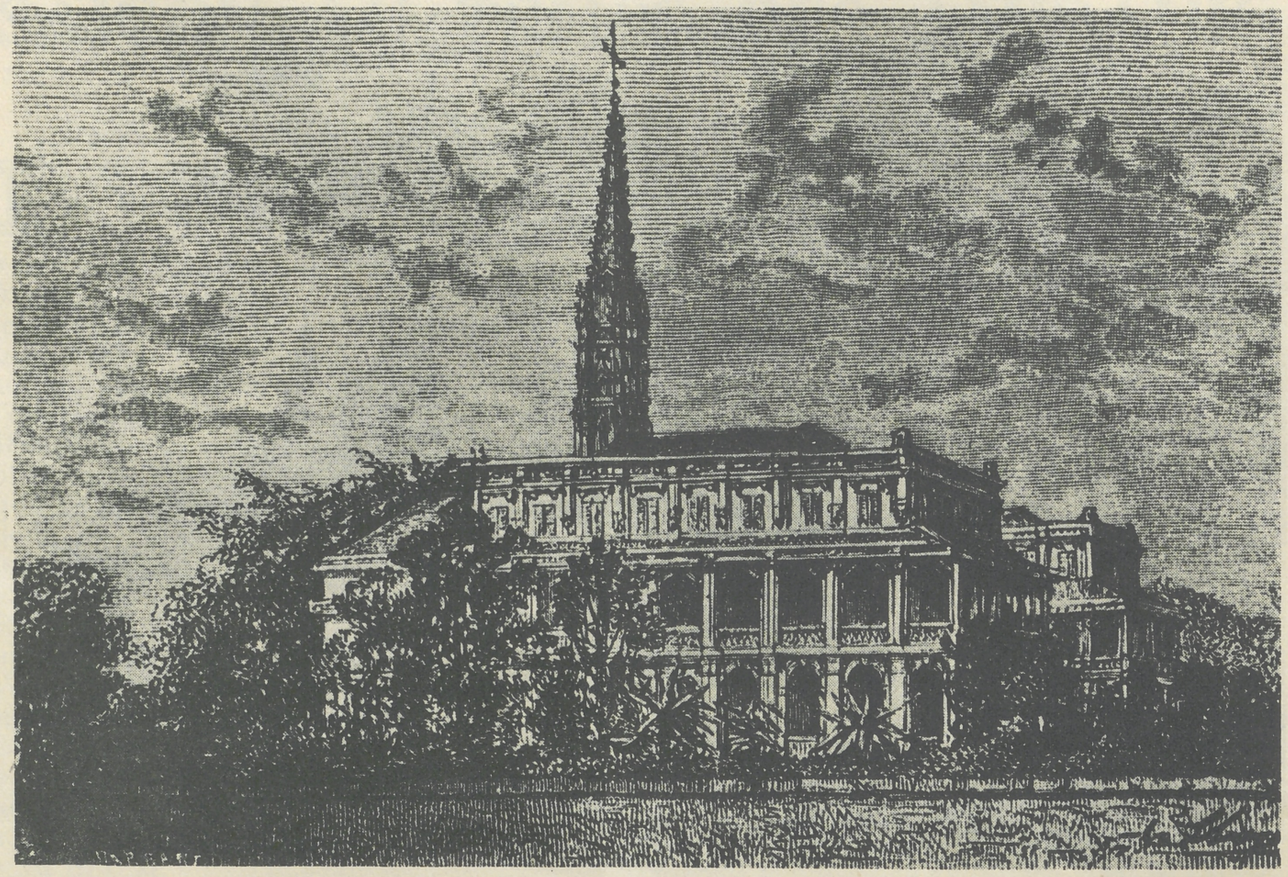


Fig. 3. — La Sainte-Enfance à Saigon, en 1872.
(Tour du Monde, 1875.)



Fig. 4. — Le port de Saigon et l'immeuble des Messageries Impériales, en 1872.
(Tour du Monde, 1875.)

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

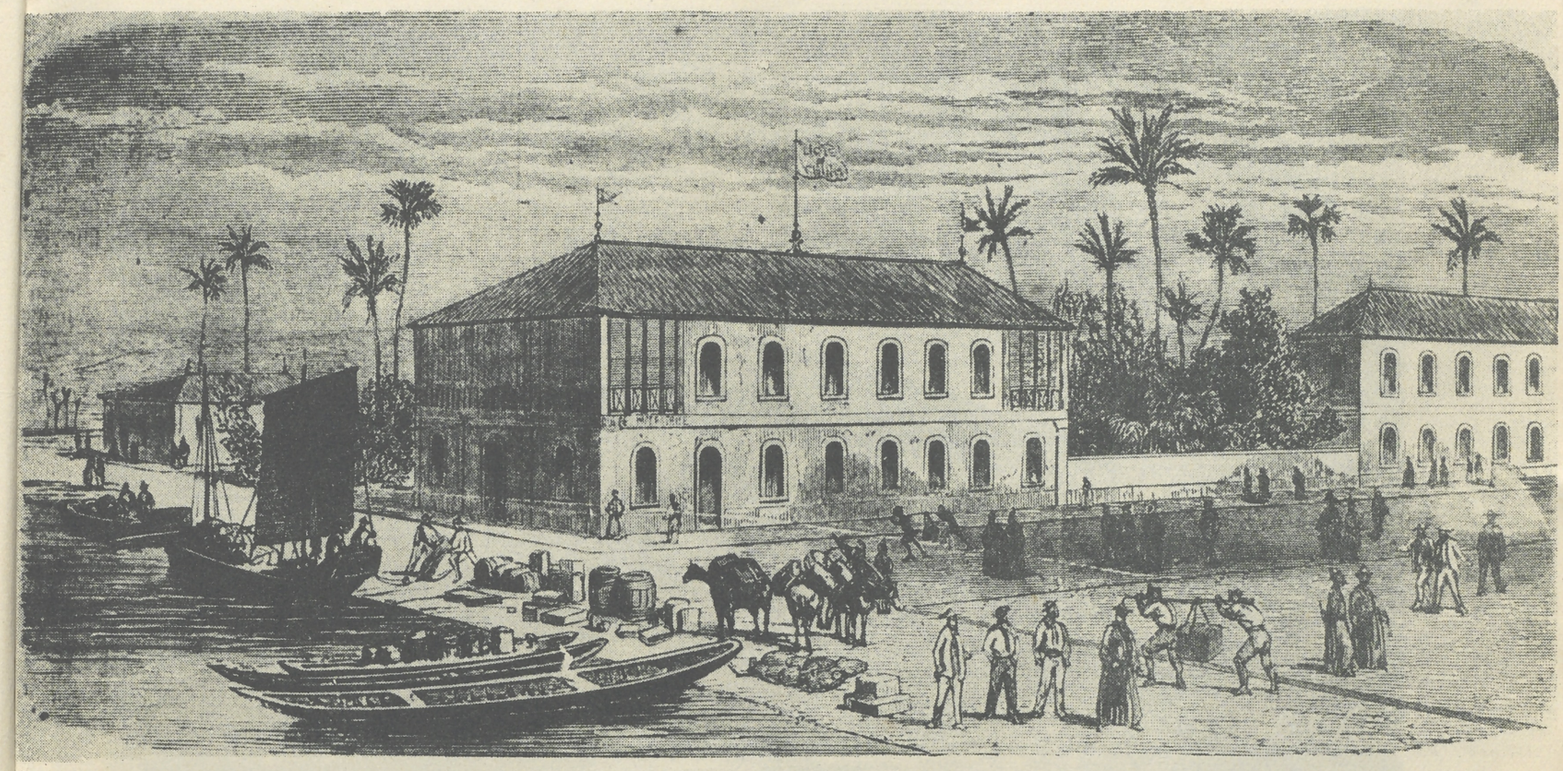


Fig. 5 — Le comptoir de la Maison Eymond et Delphin Henry de Bordeaux, à Saigon, en 1864.

(Illustration, 1864.)



Fig. 6. — Le « Cosmopolitan Hôtel » ou Maison Wan-Tai à Saigon, en 1872.

(Tour du Monde, 1875.)

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

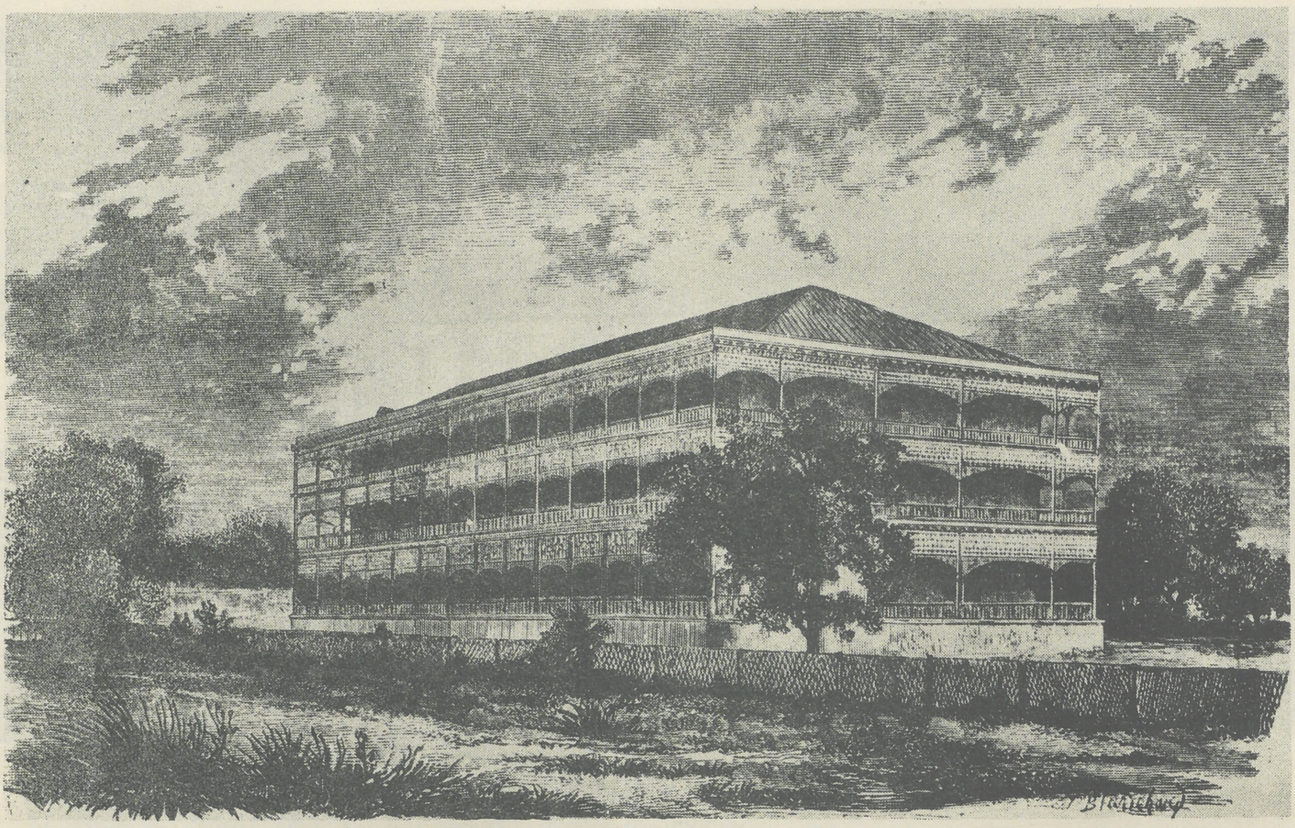


Fig. 7. — La nouvelle caserne de l'Infanterie de Marine à Saigon, en 1873, avant le percement du boulevard Norodom.

(Illustration, 1873.)



Fig. 8. — La préfecture de Cholon où logea Francis Garnier en 1864.

(Illustration, 1864.)

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

sentiers, des cloaques, ou même des fossés profonds, lit-on dans le *Courrier de Saigon* du 5 juin 1865, s'étalent aujourd'hui des rues spacieuses et parfaitement macadamisées, où les grandes bottes de promeneurs pourront continuer à être un ornement, mais du moins, ne seront plus nécessaires. Ces grandes artères dessinées à angle droit selon le goût moderne (1), sillonnent actuellement toute la partie de la ville comprise entre le fleuve, l'avenue de l'Impératrice (2), le boulevard Chasseloup-Laubat et l'arroyo de l'Avalanche, couvrant ainsi une superficie qui paraît devoir suffire pendant longtemps aux besoins de la colonie... Les quais, où l'on ne pouvait guère s'aventurer même à cheval dans la saison pluvieuse, ont été aplanis, affermis et ne tarderont pas à devenir de belles promenades... ».

Environ le même temps, le Jardin Botanique commençait à prendre cette physionomie aimable qu'il a conservée, sous l'impulsion active et savante du botaniste J. B. Louis Pierre. Mais il répondait aussi à des fins scientifiques et utilitaires. De nombreux échantillons des essences forestières y avaient été réunis et il fut un moment l'égal des jardins de Buitenzorg et de Peradynia. A l'endroit où s'élève de nos jours le musée Blanchard-de-La-Brosse et où fut jadis la maison de ville de l'évêque d'Adran, s'élevaient les magasins généraux où, en 1866, l'amiral de La Grandière inaugurait la première exposition de Saigon. Au delà, sur l'emplacement où se trouve de nos jours la Pyrotechnie, s'étendait le parc de *l'Espérance*, dans lequel on apercevait autrefois les logements des courriers impériaux et des mandarins en mission.

En descendant vers les quais, des bâtiments religieux s'étaient construits. On y trouvait le Collège des Missions et l'Ecole d'Adran, le Carmel et la Sainte-Enfance (*fig. 3*). La vue découvrait au delà, le port avec ses voiliers. Au loin, dans la verdure, on reconnaissait le bâtiment des Messageries Impériales avec son toit à la chinoise, ses abouts de tuile en terre cuite, ornés de la licorne et son faîte couronné de dragons (*fig. 4*). Sur l'autre rive, se dressait le mât des signaux, à l'endroit que nous appelons la Pointe des Blagueurs, dénommé alors Pointe Lejeune, du nom du capitaine de vaisseau, devenu amiral, qui commandait la Marine.

Le premier courrier à vapeur des Messageries Impériales avait quitté Marseille pour l'Indochine, le 19 octobre 1862 et, sur les quais de la ville basse, les maisons de commerce commençaient à s'élever. On y voyait celle des frères Denis, les comptoirs Roques et Ségassié, ainsi que le bel édifice en pierre de la maison Eymond et Delphin Henri, de Bordeaux (*fig. 5*). Bientôt s'éleva sur la rivière, le *Cosmopolitan Hôtel*, ou maison Wang-Tai, du nom du riche Chinois qui la construisit (*fig. 6*). Avec ses trois étages et ses arcades, elle ne laissa pas d'intriguer et d'effrayer les habitants, qui ne concevaient guère qu'une maison pût s'élever si haut, alors qu'il y avait tant de place autour, sans compter qu'une telle audace ne manquait pas de troubler les esprits qui, comme chacun sait, ont coutume de circuler librement dans les airs.

Le boulevard que nous appelons Norodom, ouvert par tronçons à partir de 1872 demeura longtemps une chaussée fangeuse. Les casernes de l'Infanterie de Marine ne commencèrent à s'y élever que vers 1873 (*fig. 7*). Le Cercle militaire date de 1876 Mais déjà, à l'autre extrémité, avait été construit un immeuble imposant, digne de marquer le départ d'une avenue aussi ample que celles des grandes villes de l'Europe. C'était le palais de l'Amiral Gouverneur, œuvre de l'architecte Hermitte, venu de Hongkong. La première pierre en avait été posée avec solennité le 23 février 1868 par l'amiral de La Grandière et, comme les grands travaux ne traînaient guère à l'époque, il avait été achevé dans son gros œuvre, le 25 septembre 1869 et occupé très peu de temps après.

A Cholon, où Francis Garnier, Inspecteur des Affaires indigènes, occupa quelque temps une modeste préfecture en planches, couverte de tuiles (*fig. 8*), les transformations avançaient vite, améliorant l'hygiène et l'aspect de la grouillante cité, grâce à l'active coopération des Français et des Chinois, stimulés par Francis Garnier. Il y aurait certes beaucoup à conter sur ce que fut la naissance du groupe urbain Saigon-Cholon, qui n'a pas encore trouvé son historien, alors que cette conquête du sol par un programme coordonné d'assainissements et d'embellissements, demeure l'un des plus passionnants chapitres de la modernisation de l'Indochine. Il y aurait enfin à évoquer tous ceux qui moururent à la tâche et s'en allèrent un soir, escortés d'amis qui, chacun à son tour, prenaient la même route, vers le *Jardin du père d'Ormay*, comme l'on nomma pendant longtemps le cimetière de la rue de Bangkok, aujourd'hui rue de Massiges. Ainsi se trouvait désigné « le champ de la déesse silencieuse », du nom du chirurgien de l'hôpital, excellent homme au demeurant, à qui l'on attribuait, non sans malice, une réputation de morticole injustifiée.

---

(1) Nous avons montré ailleurs, que ce tracé géométrique avait été imposé, non point tellement par une conception moderniste, mais par l'orientation des talus de la Citadelle de 1790 et des anciennes voies qui la sillonnaient.

(2) Aujourd'hui rue Mac-Mahon.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LE CERCUEIL

par LÊ TOAN (1)

Si la conception de la vieille sagesse annamite du bonheur dans l'oisiveté est la bonne, Cu Khoa est bien un vieillard heureux. Depuis plus de dix ans, en effet il cultive comme une fleur rare la devine inaction chantée par les poètes d'Annam et suprême privilège des âmes d'élite.

Agé à peine de soixante ans, il en avoue volontiers soixante-cinq, et se donne des airs de patriarche pour avoir plus de droit peut-être au farniente.

Dès sa jeunesse, Cu Khoa avait manifesté un fier dédain pour tout ce qui est effort physique. Jusqu'à trente ans, il mena une vie d'étudiant, non pas qu'il fût passionné des lettres, mais parce que la fréquentation des livres classiques et canoniques lui permit de se décharger des vulgaires soucis de la vie matérielle sur sa vaillante épouse.

Mme Cu Khoa était une de ces femmes du vieil Annam, douces et effacées, dont la vie avait deux buts : fabriquer une abondante progéniture mâle et travailler à nourrir son mari, et qui ne nourrissaient qu'un espoir :



... il pouvait rester des journées entières sur le bat-flanc pour réciter par cœur les paroles de Confucius...

voir l'honorable époux devenir mandarin pour le suivre en hamac de soie rose dans ses déplacements. Si elle n'a pas failli à sa double mission, en revanche son espoir unique ne se réalisera pas. Six enfants sont venus au monde suivant le rythme un peu lent mais satisfaisant d'un tous les trois ans. Industrieuse et commerçante à la fois, Mme Cu Khoa plantait des mûriers, élevait des vers à soie, tissait et vendait son brocart, faisait en plus son ménage, s'occupant parfois dix-huit heures par jour et cela pendant des années et sans jamais se plaindre, tellement la chose lui paraissait naturelle. La nichée vivait grâce à son travail et connut même l'aisance. Le mari pouvait rester des journées entières allongé sur le bat-flanc pour réciter par cœur des paroles de Confucius, l'histoire de la Chine, et les poésies de la dynastie des Duong. Mais son travail ne fut pas apprécié à sa juste valeur par les examinateurs aux concours triennaux : trois fois Cu Khoa alla planter sa tente au camp des lettrés à Nam-dinh, trois fois il dut regagner ses pénates après les épreuve éliminatoires.

Un géomancien lui démontra, à la fin, d'une façon irréfutable, qu'il n'était pas destiné au mandarinat. Aucun de ses ancêtres directs n'était, en effet, inhumé sur une veine du dragon. Et comme tout dans la vie est moins une question d'intelligence qu'une affaire de tombeau, Cu Khoa se consola vite de ses déboires scolaires. Il se décida alors pour la médecine. Sans trop se presser il se pénétra des mystères du pouls radial, des principes mâles et femelles et des tempéraments chauds et froids et apprit par cœur une vingtaine d'ordonnances-types. Le malade sur lequel il fit ses premières armes fut un riche notable qui souffrait de chaleur aux intestins. Il le guérit.

Cette cure merveilleuse lui valut une renommée de médecin à la « main fraîche ». Son cabinet connut une affluence intermittente qui remplit d'aise son épouse peu exigeante.

Mais le métier de sauveur de l'humanité n'est pas un métier de rapport. Les honoraires de notre docte guérisseur suffisaient à peine à lui payer les distractions d'essence supérieure, chez les chanteuses, avec ses amis les lettrés. La famille continuait à vivre sur le travail de Mme Cu Khoa qui, comme toujours, trouva cela très naturel.

Entre temps, les enfants avaient grandi. L'aîné, dont le père s'occupait « très discrè-

(1) Cette nouvelle a reçu un des quatrièmes prix décernés par le jury de notre concours.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

tement », fut reçu on ne sait trop comment secrétaire dans une administration.

Cu Khoa qui ne put être mandarin à trente ans, se vit père d'un fonctionnaire à quarante-cinq ans. Il en ressentit une légitime fierté.

Il prit alors une décision importante : celle de se reposer. On est très vieux à quarante-cinq ans. Et puis il avait tellement travaillé dans sa jeunesse ! L'âge était passé pour lui de chercher à s'enrichir. Pour les honneurs, il était comblé. Les tombeaux de ses ancêtres ne lui permettaient pas mieux. La sagesse lui conseillait donc de trouver le bonheur auprès de ses « champs et jardins ».

Mme Cu Khoa, comme toujours, approuva. Le fils aîné commençant à payer sa dette de « naissance et de nourriture », elle se vit déchargée d'une partie de ses soucis matériels.

Cu Khoa se retira donc en dehors du cercle des « honneurs et profits » et mena une vie quiète et peu fatigante, dont seuls les esprits délicats peuvent apprécier le charme.

« Une vie d'immortel », dit-il.

L'oisiveté ne lui pèse pas, bien au contraire. Il y vit depuis quinze ans, comme dans son élément. Il est vrai qu'à son âge, les habitudes deviennent vite des manies, et les manies tiennent lieu de passe-temps.



... en toutes saisons, on le voit le matin de très bonne heure trottinant sur la digue...

En toutes saisons, on le voit le matin de très bonne heure trottinant sur la digue, s'aidant d'un bâton dont l'extrémité supérieure surmontée d'une chauve-souris dépasse sa tête grisonnante. Cu Khoa fait sa promenade hygiénique. Après son tour du village, il rentre chez lui prendre son thé.

La préparation de ce breuvage est tout un rite. Il lui faut toujours la même théière en terre cuite couleur d'anguille, grosse comme une mandarine, dont l'intérieur est encroûté de plusieurs couches de dépôt. La qualité et la dose de thé employé sont toujours les mêmes depuis des années. Il lui faut toujours la même tasse en fine porcelaine de Chine, sur laquelle est dessiné un vieillard dans une barque.

Le rite du thé acompli, Cu Khoa va s'occuper de ses orchidées. Il en possède vingt-quatre plants de variétés différentes, douze suspendus à la pergola, douze mis dans des pots de faïence bleue. Il apporte à leur entretien des soins de couveuse. Lui seul connaît la nourriture qui convient à chaque plante. Lui seul sait quelle dose de déchets de tabac on doit placer dans tel pot, quelle quantité d'écorces écrasées on doit répandre sur tel autre. Il ne veut charger personne de la méticuleuse besogne de nettoyer chaque feuille avec un petit linge humide.

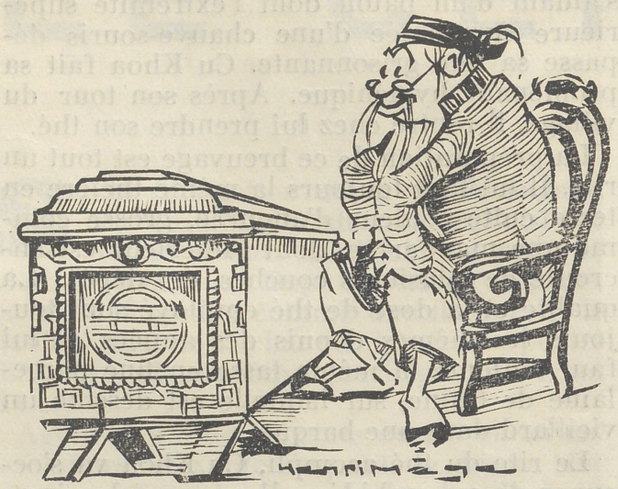
Ce travail délicat, il ne le fait pas d'une seule traite, mais avec de longues pauses passées à admirer la courbe d'une radicelle ou le velouté d'un pétale.

Toutes ces préoccupations le mènent tout doucement à l'après-midi qu'il passe tout entière dans le salon donnant sur son jardin d'agrément.

C'est une petite pièce aménagée avec un goût peut-être très sûr, mais sans grand souci de confort et d'harmonie. Cela tient à la fois de la salle de réception et du débarras. Des meubles y sont placés qui doivent se demander pourquoi ils sont là : fauteuils hauts sur pattes, tout en bois dur, transatlantique tendu de peau de buffle, armoire anglaise à glace biseautée et, au beau milieu de la pièce, sur deux sellettes de soixante centimètres de haut, un magnifique cercueil.

Une œuvre d'art, que ce cercueil ! C'est un immense parallélépipède en bois de vàng-tâm laqué de rouge et doré sur tous ses motifs. Sur le couvercle s'étalent deux sapèques imbriquées larges comme des assiettes. Des grecques impeccablement ciselées courent le long des arêtes. Aux deux extrémités, grimacent les faces œdématiées de deux dragons dont le corps se tord sur les planches de côté en des convulsions compliquées.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



... une œuvre d'art que le cercueil...

Le fils de Cu Khoa, en enfant respectueux des rites et voulant manifester sa piété vis-à-vis de l'auteur de ses jours, lui avait fait cadeau de ce meuble utilitaire à l'occasion de son cinquantième anniversaire.

Cu Khoa est très fier et très content de sa possession, non seulement parce qu'il est assuré d'avoir un dernier vêtement digne de son état, mais encore parce qu'il peut montrer à tout le monde qu'il a un fils pieux et bien intentionné.

Avec un héritier pareil, il est sûr que la fumée de l'encens montera toujours sur l'autel des ancêtres et cette idée est douce à son cœur.

« Je peux mourir tranquille », répète-t-il souvent à ses proches. Mais Cu Khoa n'est pas près de mourir, bien au contraire. Depuis dix ans le cercueil attend là, rougeoyant de toutes ses laques, entouré de soins jaloux et savants.

Cu Khoa possède toute une collection de petits balais, depuis les très doux jusqu'aux demi-durs pour nettoyer les poussières dans les plus profonds interstices des dorures. Un jour qu'un serviteur négligent avait laissé traîner sur le meuble un linge sale, ce fut presque un drame. Cu Khoa faillit s'étrangler de colère et le négligent reçut dix coups de rotin.

Les amis de Cu Khoa connaissent l'amour qu'il a pour son meuble favori. Quelques-uns font même des épigrammes pour railler l'innocente manie, mais Cu Khoa n'en a cure.

Or, il arriva qu'une de ses sœurs, mariée à un riche notable du village, mourut subitement de ce que la science appelle une apoplexie mais qui n'est, en réalité, suivant la médecine traditionnelle, qu'un coup de vent malsain.

Cu Khoa compâtit sincèrement à cette douleur, d'autant plus que la défunte est sa seule et plus proche parente.

Tout indifférent qu'il soit à l'idée de la mort comme à tout ce qui est inéluctable, il ne peut s'empêcher d'un certain malaise en voyant disparaître une des personnes de sa génération, dont les rangs s'éclaircissent peu à peu.

La famille de la défunte, qui ne s'attendait pas à une fin si prématurée, n'a rien prévu pour ce fâcheux événement. Il lui manque comme de juste l'essentiel, c'est-à-dire un beau cercueil digne de la plus intelligente, de la plus vertueuse des femmes disparues.

Le mari, inconsolable de cette grande perte et se sentant coupable d'une si blâmable imprévoyance, vient demander à Cu Khoa de lui prêter son propre cercueil qu'il s'engage à remplacer dans le plus bref délai. En homme qui entend respecter les rites, Cu Khoa ne peut pas refuser à sa sœur ce dernier service. Mais avec quelle tristesse il accepte de se séparer du meuble auquel il attache tant de prix. Et quel mépris il voue à son beau-frère, auquel il découvre brusquement tous les défauts.

Lorsque les coolies viennent emporter le meuble, Cu Khoa se retire dans sa chambre pour ne pas assister à leur travail de profanation.

Le lendemain, quand, fatigué des occupations de la matinée, il vient se délasser dans son salon, il éprouve une sensation pénible que seuls connaissent les fumeurs d'opium privés de leur drogue.

A l'emplacement occupé par son cercueil, bâille maintenant un grand vide qu'on n'a pas même cherché à combler. Les chevalets jetés dans un coin présentent en l'air leurs pieds écartés dans un inutile geste de désespoir.

Cu Khoa, pour se soustraire à cette atmosphère d'absence et d'abandon, erre dans les autres pièces comme un enfant en quête de jouets.

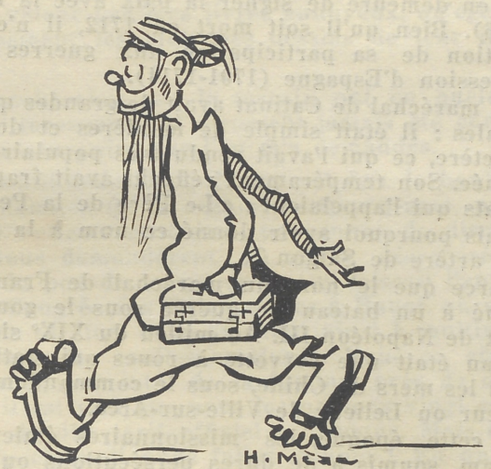
Le jour suivant c'est encore pire. Ne tenant plus en place, il s'arme de son bâton et s'en va dans le village.

C'est l'heure chaude et déserte de la journée. Toutes les grandes personnes sont aux champs. Les enfants ont suspendu leurs jeux bruyants pour se reposer sous les pamplemoussiers ou dans leur maison. Les oiseaux même se taisent. Quelques chiens faméliques errent, la tête basse, la langue pendante.

Pour la première fois de sa vie, Cu Khoa sent le vide de l'ennui.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Le soir, il se met au lit sans dîner, et ne se lève pas le lendemain, se sentant fatigué et gêné par une petite douleur au flanc gauche. Il ne veut rien prendre, espérant que cela passera. Ce n'est qu'après deux jours passés au lit qu'il s'aperçoit qu'il est atteint de refroidissement de la rate. Il n'y a pas là l'ombre d'un doute. Son pouls le lui dit clairement. Et puis, au cours de sa promenade, sous le soleil, il a bien senti que son principe froid n'a pas pu se répartir également sur la peau et a émigré vers l'intérieur. C'est bien heureux qu'il ait élu domicile dans l'organe splénique, car s'il avait choisi le rein droit, c'eût été plus terrible encore. Mais les tentatives de Cu Khoa pour déloger de sa rate les principes indésirables restent vaines. Après six jours de soins, son état ne s'améliore pas. Il fait toujours un peu de fièvre et aussitôt qu'il ferme les yeux, il délire doucement.



... le médecin du village, mandé...

Le médecin du village mandé confirme le diagnostic de son docte malade mais ajoute que sous l'influence du froid interne, la rate s'est fortement contractée. Il faut coûte que coûte la faire dilater. Mais cet organe, chez Cu Khoa, doit être bien récalcitrant. Après cinq jours de tisanes dilatatrices, il est toujours flétri comme un vieux morceau de cuir. Cu Khoa reste hébété, la peau sèche, respirant difficilement et refusant toute nourriture.

La famille commence à se désespérer. Le médecin lui-même se dérobe. Prétextant une visite dans un village voisin, il ne se présente pas ce matin chez son malade. On est au quinzième jour de la maladie. Cu Khoa qui a passé une fort mauvaise nuit, s'assoupit vers midi quand il est brusquement réveillé par un brouhaha dans la pièce voisine. Il s'en montre très contrarié, mais quand on lui dit que ce sont des coolies qui installent dans son salon de cercueil envoyé par son beau-frère, un pâle sourire s'épanouit sur ses lèvres desséchées.

Le soir, Cu Khoa demande un potage aux rognons. Le bruit se répand dans tout le village que Cu Khoa a avalé toute sa soupe. Le lendemain, il peut rester assis dans son lit. Une sensation de bien-être envahit toutes ses articulations endolories. Il respire mieux. Il sent que l'appétit lui revient. Au bout de quelques jours, avec l'aide de son fils, il peut aller jusqu'à son salon, où, couché dans le transatlantique, il peut contempler son cercueil rouge installé sur les chevalets.

Ses yeux d'expert reconnaissent que c'est une pièce rare. Son beau-frère a bien fait les choses. Les dessins sont exactement reproduits, mais la laque est plus vermeille et les dorures plus riches.

Et de revoir là la preuve tangible et rutilante de la piété de son fils aîné, Cu Khoa se sent envahi d'un bonheur indicible.

A partir de ce jour, la convalescence va très vite.

Bientôt Cu Khoa peut reprendre sa vie oisive et quiète de sage d'Orient entre ses orchidées aux fleurs rares et son cercueil couleur de sang.



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LA RUE CATINAT

Nos lecteurs ont vivement apprécié, — beaucoup nous l'ont fait savoir — le remarquable article de notre collaborateur P. Andelle : « Un flâneur dans la rue Catinat », paru dans notre récent numéro.

Un lecteur curieux nous a posé la question suivante : « La rue Catinat ? Pourquoi CATINAT *? ». Nous avons emprunté les éléments de réponse à M. Baudrit (« Le Guide des rues de Saigon »). Ils intéresseront certainement tous nos lecteurs, car quel Indochinois n'a pas flâné rue Catinat ?*

Petite histoire de la rue Catinat.

La rue Catinat est aujourd'hui et depuis longtemps la rue principale, mondaine et commerçante de Saigon. Tous les voyageurs qui ont fait une escale, même courte dans cette ville, la connaissent.

L'artère qui porte ce nom est très vieille. Elle existait déjà avant l'arrivée des Français, en 1859. Elle fut construite par l'autorité annamite et peut-être antérieurement, par les Cambodgiens, ainsi que le prouvent les plans trouvés à notre arrivée (1). Au moment de notre intervention, elle était de largeur très irrégulière, empierrée de latérite et bordée, dans sa partie basse de fossés aux eaux croupissantes. Des dessins existent, datant de la conquête ; l'un, notamment montre une pagode empiétant largement sur la rue (voir « L'Illustration » du 23 avril 1864, p. 269). Pallu de La Barrière, qui l'a vue en 1861, l'a décrite ainsi : « Le voyageur qui arrive à Saigon aperçoit sur la rive droite du fleuve une sorte de rue dont les côtés sont interrompus de distance en distance par de grands espaces vides. Les maisons, en bois pour la plupart, sont recouvertes de feuilles de palmiers nains ; d'autres, en petit nombre, sont en pierre. Leur toit de tuiles rouges égaie et rassure un peu le regard » (pp. 29-30).

Les rues furent, tout d'abord, désignées par un numéro : il y en avait vingt-six ; la rue Catinat avait le n° 16. Ce fut par un arrêté du contre-amiral de La Grandière, en date du 1er février 1865, paru dans le « Courrier de Saigon » du 5 mars que l'artère n° 16 devint la rue Catinat. Elle faillit perdre son nom en 1920, où certains esprits novateurs du Conseil municipal pensèrent que « ces dénominations qui ne présentent guère d'intérêt aujourd'hui pourraient peut-être faire place à des appellations tirées des faits de guerre (1914-1918). Mais, la Commission chargée d'étudier la question, n'a pas cru devoir retenir cette suggestion qui pourrait apporter de la gêne, sinon du trouble, dans les habitudes, non seulement des Cochinchinois, mais de tous les étrangers qui sont appelés à passer à Saigon ». (Voir reg. délib., t. 44, pp. 297 à 313. Séance du 26 avril 1920.)

La rue Catinat se prolongeait autrefois, avant et après la construction de la cathédrale (1877) jusqu'à la place du Château-d'eau, aujourd'hui place du Maréchal-Joffre (monument aux Morts). La partie haute, c'est-à-dire celle qui part de l'abside de la cathédrale, fut débaptisée le 24 février 1897 et prit dès lors le nom de Blancsubé ; en 1919, elle faillit s'appeler « rue Maréchal-Pétain », mais le nom de Blancsubé lui fut conservé.

Pourquoi " Catinat " ?

Parce que Catinat est le nom d'un maréchal de France (1637-1712), sous le règne de Louis XIV. Il naquit à Paris en 1637 et mourut à Saint-Gratien (S.-et-O. ?) en 1712. Appartenant à une famille de robe, il était un des rares officiers d'origine roturière. Comme lieutenant au régiment des Gardes Françaises, il participa à la guerre de Dévolution (1667-1668) et se distingua au siège de Lille (1667). Puis, au moment de la guerre de Hollande (1672-1678), il se conduisit vaillamment, tant au siège de Maëstricht (1673) qu'à la bataille de Sénèfe (1674). Il fut alors nommé lieutenant-général. Il eut sa part de victoires pendant la guerre de la Ligue d'Augsbourg (1688-1697). Placé à la tête de l'armée d'Italie (1690-1696), il bat le duc de Savoie Victor-Amédée à Staffarde (1690) et à la Marsaille (1693) et marche sur Turin, conquiert ses Etats et le met en demeure de signer la paix avec la France (1696). Bien qu'il soit mort en 1712, il n'est pas question de sa participation aux guerres de la Succession d'Espagne (1701-1714).

Le maréchal de Catinat avait de grandes qualités morales : il était simple de manières et doux de caractère, ce qui l'avait rendu très populaire dans l'armée. Son tempérament réfléchi avait frappé les soldats qui l'appelaient : « Le Père de la Pensée ».

Mais pourquoi avoir donné ce nom à la principale artère de Saigon ?

Parce que le nom du maréchal de France fut donné à un bateau de guerre sous le gouvernement de Napoléon III. Au milieu du XIXe siècle ce bateau était une corvette à roues qui stationnait dans les mers de Chine, sous le commandement de Leheur ou Lelieur de Ville-sur-Arce.

A cette époque, les missionnaires étaient, en Annam, soumis à de dures persécutions ou mis à mort. En 1851-1852, Tu-Duc (1829-1883) fit décapiter les RR. PP. Schoeffer et Jean-Louis Bonnard, des Missions Etrangères. D'énergiques représentations furent faites par le Gouvernement français, mais étant restées sans réponse, le commandant du « Catinat » fut envoyé à la cour de Huê, en septembre 1856, porteur d'une lettre de protestation. N'ayant pu obtenir audience du souverain indigène, le commandant fit descendre à terre une compagnie de marins qui s'empara des forts de Tourane (port de Hué), noya les poudres et encloua soixante pièces de canons. Le « Catinat » rejoignit Hong-kong (son port d'attache) en décembre 1856. En 1857, la corvette explora le golfe du Tonkin pour y étudier les modalités d'un débarquement possible. Elle se joignit à l'escadre qui vint attaquer Saigon, en 1859. Ces quelques interventions suffirent pour rendre célèbre le nom du maréchal de Catinat sur la terre indochinoise.

Il est à présumer que cette corvette regagna la France dans les premiers mois de 1860 et qu'elle y resta jusqu'à son désarmement.

---

(1) La phrase suivante du vice-amiral de Marolles relevée dans la *Revue Maritime* de juin 1934, p. 750, note 1, semble donc sujette à caution : « La première rue fut tracée dans ces décombres par le personnel de la corvette à roues le *Catinat*.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

SOUVENIRS D'UN VIEIL ARCHÉOLOGUE INDOCHINOIS (1)

(Suite)

par H. PARMENTIER
Chef honoraire du Service Archéologique de l'Ecole Française d'Extrême-Orient.

L'ETUDE de l'art cham a exigé quatre campagnes principales: fouilles de Dông-duong en 1901 ; fouilles de Mi-son, qui n'ont pas demandé moins de onze mois, en 1902-1903 ; fouilles rapides et moins intéressantes de Chanh-lô à leur suite ; dégagement, en 1936, de Po Nagar de Nha-trang et mise en train de sa consolidation, que je n'ai pu achever, arrêté par l'emprise de l'art khmer.

Le côté scientifique de ces études a été plus que mis en valeur par mes livres ennuyeux, qu'égaient heureusement les multiples dessins de leur illustration.

Les recherches sur le terrain ont eu quelques côtés pittoresques qui n'eussent jamais été connus sans ces souvenirs que l'on m'a demandés.

Les fouilles de Dông-duong ont fait le bonheur des Annamites de la région, le Quang-nam, parce qu'elles s'effectuèrent dans une année de disette ; elles nous demandèrent un effort désespéré en raison du peu de temps que nous laissait l'approche du Congrès des Orientalistes à Hanoi, où nous étions de service, nous amenant ainsi à multiplier le nombre des coolies employés. Nous en eûmes sans peine, par suite de la famine, près de deux cents ; il est vrai que nous les payions vingt cents au lieu de dix, tarif officiel à l'époque. Mais quel coup de chien il nous fallut donner ! En quatre mois nous n'avons peut-être pas pris quatre jours de repos, le plus souvent encore imposés et gâtés par le typhon que nous subîmes en ce point ou par des pluies diluviennes.

Dông-duong se présentait comme un bois charmant contenant une suite de tertres ou de piles de briques branlantes ; il ne s'y dressait guère qu'une tour à quatre portes, abritant le torse d'un énorme bouddha de pierre. L'examen a montré que cette enfilade de ruines était la ligne continue d'édifices d'un ensemble considérable, dont les enceintes successives, bien plus larges, enfermaient les anciennes cours pourtournantes, transformées en rizières.

La quantité inusitée de coolies que nous employions exigeait une certaine poigne, bien que j'aie eu l'idée heureuse de créer un groupe économique de surveillants de forte action, en payant comme coolie, dans chaque village, un notable chargé seulement de faire travailler les nhà-quê qu'il amenait, c'est-à-dire une quinzaine d'hommes.

Malgré ce système, dans les premiers jours un estampage est gâté par un inconnu : je coupe une demi-journée au représentant du chef de canton et au notable de Dông-duong. Le lendemain, ils pincent un coolie qui recommençait, et je le fais punir énergiquement : le fait ne s'est plus reproduit. Depuis l'envahissement constant du chantier par le petit marché de thé et de cuisine qui vient alimenter cette armée de travailleurs bien payés, je dois renverser et briser la jarre d'une femme, prise à donner à boire dans la chaîne des porteurs de décombres. Un coolie qui dort dans un coin, deux autres qui travaillent peu ou mal sont du premier jour renvoyés. Il en est de même pour trois autres pris à appliquer le truc ingénieux de remonter les briques du grand tas de la décharge de bas en haut et le notable responsable subit le même sort.

En revanche, toute trouvaille signalée donne lieu à une prime et les hommes qui se blessent au pied sur les chicots de racines qu'on ne peut faire disparaître dans les sentiers, dallés par nous de briques, sont dispensés des transports : un morceau de papier rouge des paquets photographiques, qu'ils ne peuvent se procurer chez eux collé à leur chapeau, les désigne et les excuse.

Un détail montre la valeur morale de ces gens, et la nécessité d'une poigne de fer : un blessé dont je panse le pied me demande, en guise de merci, de lui allouer dix cents d'indemnité parce que la teinture d'arnica le pince ; inutile de dire qu'il prend sans retard la porte du chantier.

Une après-midi, je sens un flottement ; un contre-appel montre qu'un village a huit coolies absents : ils sont certainement employés ailleurs et touchent des deux mains : d'où nouveaux renvois et punition des notables responsables.

Notre premier jour de repos est au quatrième changement d'équipes ; le typhon l'impose. Temps bizarre et pluie violente nous ont obligés à fermer le chantier à 3 heures : nous escomptons le lendemain une grasse matinée bien gagnée ; car nous sommes toujours levés avant le jour. Fol espoir : dès minuit, un vent d'enfer s'est levé et ne cesse de croître, jusqu'à 8 heures. De mon lit, je vois, comme dans un brouillard de rêve, les bambous, qui font de la maison où nous habitons un véritable éden, se tordre dans des mouvements désespérés, parfois touchant presque le sol de leur tête, ou cassant avec un bruit sec. Ils s'échevèlent dans la nuit absolument noire et sans éclairs et je distingue seulement, dans le cadre de l'auvent, le bondissement effaré de leurs masses sombres sur la pâleur sinistre d'un ciel qui n'est qu'un nuage continu.

La pluie tombe à flots serrés, giclant sur la terre et les toits ; c'est partout une immense rumeur, comme d'une gigantesque cataracte qui crouleraît à quelques centaines de mètres, bruit des milliers de bambous des environs qui mêlent leurs

(1) Voir nos numéros 176, 186, 190, 194, 198.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

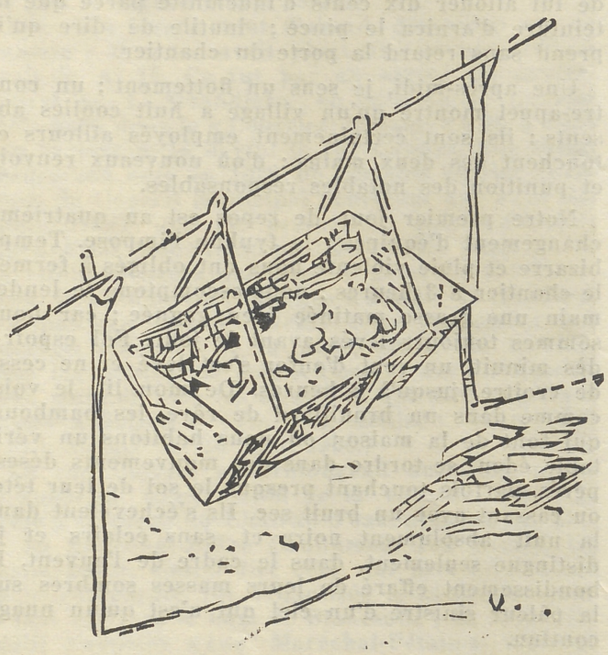
gémissements au roulement des eaux précipitées de rizières en rizières

Sur cette basse continue, la plainte plus claire, le bruissement crépitant des bambous voisins, le choc des pamplemousses, des cocos, des fruits de toutes sortes qui bombardent le sol. Les rafales passent en grandes ondes, tordant les arbres, secouant les auvents de notre cai-nhà, arrachant son chaume ; puis, tout à coup, sautant cap pour cap, elles rebroussent les torrents d'eau dans l'autre sens. C'est empoignant.

Le vent accroche ma moustiquaire à chaque reprise, l'arrache de mon lit et m'en balaie la face chaque fois que je parviens à me rendormir. Et je tremble de voir l'écurie de fortune s'abattre sur nos chevaux, ou le toit se crever et inonder nos précieux papiers et nos estampages d'inscriptions.

Les boys eurent l'intelligence de ramener les chevaux dans leur propre cai-nhà et j'ai dû moi-même empiler brutalement papiers et estampages dans le coffre à paddy. Pour une fois, en effet, Carpeaux, que la chaleur empêchait si souvent de dormir, se rattrapait dans la fraîcheur, malgré le bruit formidable.

Au matin, tout était saccagé : les cases du pays renversées, les bambous sans feuilles, les vergers sans fruit, les bananiers en tas informes enchevêtrés. La fouille est inondée ; les arbres conservés tous renversés, par miracle les étais ont tenu bon et il n'y a que quelques pans de murs culbutés. Heureusement qu'il n'y a pas de grêle en ce pays et ce n'est pas un déluge qui ruine le riz. C'était d'ailleurs un spectacle étrange de voir l'étendue des rizières perdue dans un infini brouillard d'embruns, qui nous paraissait sans limites parce qu'il nous masquait la jolie ligne de montagnes à laquelle nous étions habitués. Les groupes de bambous s'y dessinaient en silhouettes, dansant une



Decauville à pattes en chargement.

danse d'enfer dans le passage de grandes lames de brouillard blanc et partout le riz se couchait sur la fuite éperdue du courant de l'inondation, avec d'immenses moires qui ondulaient à perte de vue.

Tout cesse brusquement et au bout de quelques minutes nous sortons.

Nous inspections depuis un moment le chantier, surpris de l'arrêt subit du vent, quand le souvenir lointain de choses apprises au lycée m'est revenu et j'ai eu juste le temps de crier à Carpeaux de me suivre à toutes jambes : dans le même instant la reprise après le cercle mort du typhon, nous jetait à terre et nous avons fait à quatre pattes les quelque cent mètres qui nous séparaient de notre maison.

Nous en fûmes, en somme, quittes pour une forte émotion. Les écoulements d'eau, prévus avec soin, avaient bien fonctionné ; le typhon n'avait renversé que quelques piliers où des pousses d'arbres lui avaient donné une trop forte prise et le travail put reprendre normalement.

C'est là que j'inaugurai les « Decauville à pattes », qui me servirent toujours ensuite, jusqu'aux achats nécessaires en France, pour les travaux stables d'Angkor, de Decauville réels. Inspirés du système pratique qui rend tant de services en pays civilisés, ils n'en fournirent pas moins dans ces installations de fortune. Ils consistaient en des demi-caisses coupées par un plan diagonal et suspendues à deux embrasses lâches de rotin. A l'arrêt, la demi-caisse reposait sur deux poteaux fourchus et les terrassiers la remplissaient des décombres de la fouille, que d'autres extrayaient méthodiquement. Pleine, deux coolies la portaient à la décharge, où un homme, de service constant, la culbutait d'un coup sec ; et les deux porteurs, suivant la file courante, venaient replacer la demi-caisse sur ses poteaux et enlever la suivante qui s'était remplie pendant leur course ; ainsi, le transport des décombres était continu.

Cette fouille donna les parties basses d'une série de salles qui se succèdent de l'est à l'ouest dans une série d'enceintes concentriques, plus étendues à l'orient, et ouvertes chacune par des entrées à trois portes, défendues par de splendides gardiens en grès, de taille double de la grandeur d'un homme ; chacun dressé sur un animal qui, de sa gueule, laisse échapper un démon que le gardien menace de son glaive.

Ces salles, closes de puissants murs de briques ou formées de trois nefs de gros piliers, le tout entièrement ciselé, étaient couvertes de toitures courbes de tuiles étroites, aiguës, dont une foule d'exemplaires ont été retrouvés, avec les décors de terre cuite qui venaient s'y ajouter.

Le sanctuaire était une tour considérable, de briques, qui devait s'élever fort haut et qui s'est complètement ruinée. En avant, reste debout une tour à quatre portes qui y conduisait.

La tour principale abrita autrefois un bouddha de pierre double de la taille humaine, porté sur un piédestal imposant ; il comportait des multitudes de petits personnages en nombreuses rangées de figurines de quinze centimètres.

La grande salle elle-même avait son fond occupé par un rétable aussi important et aussi richement composé.

A moins d'un kilomère, un tertre énorme, d'une longueur de quelques centaines de mètres, recouvre encore les restes d'un autre ensemble qui ne le céda en rien aux précédents et qui réserve aux archéologues futurs les plus alléchants espoirs, si l'on en juge par l'admirable image de Bouddha debout en bronze, recueillie dans une butte inter-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

médiaire ; cette pièce splendide est une statue d'origine hindoue, du IIe ou du IIIe siècle de notre ère.

Dông-duong représenta un dur travail : les journées étaient pour nous de onze heures, chantier de 6 heures du matin à 10 heures et demie et de midi à 6 heures et demie. Ce qui, avec le demi-



Gardien de temple de la deuxième entrée sur un Taureau.

paiement journalier des coolies, les pansements et soins médicaux essentiels, la rédaction rapide du journal de fouilles, nous menait toujours jusqu'à plus de 7 heures du soir. Ces heures semblent étranges : elles étaient nécessitées par les coutumes des Annamites, qui déjeunent tôt et dont il eût été cruel de reculer le repas jusqu'à 11 heures. Nous leur donnions deux heures pour manger et faire la sieste.

Ce n'était d'ailleurs pas trop pour nous nettoyer extérieurement et intérieurement, Carpeaux et moi, nous alimenter et nous reposer un peu.



Bouddha de bronze du IIe ou du IIIe siècle.

Cette division spéciale était amenée aussi par le fait que les heures de travail les plus pénibles étaient — contre ce qu'on aurait pu attendre — celles du matin, surtout de 8 à 10. Le soleil tapait ferme dès 8 heures et ce n'était que quand il avait assez chauffé le sol que le courant d'air s'établissait de la plaine au bois ; rarement avant midi ; de telle sorte que ce paradoxe était réel qu'il faisait beaucoup plus chaud à 8 heures du matin qu'à une heure de l'après-midi !

Ce travail, qui ne dura pas douze semaines, du 7 septembre au 27 novembre 1902, comporte un effort de 10.107 journées de coolies à 0 $ 20 l'une.

Dépense d'un peu plus de 2.000 piastres pour un déplacement de plus de 3.000 mètres cubes de déblais, le mètre cube revenant ainsi à 0 $ 67 et le déblai par jour étant d'environ 40 mètres cubes.

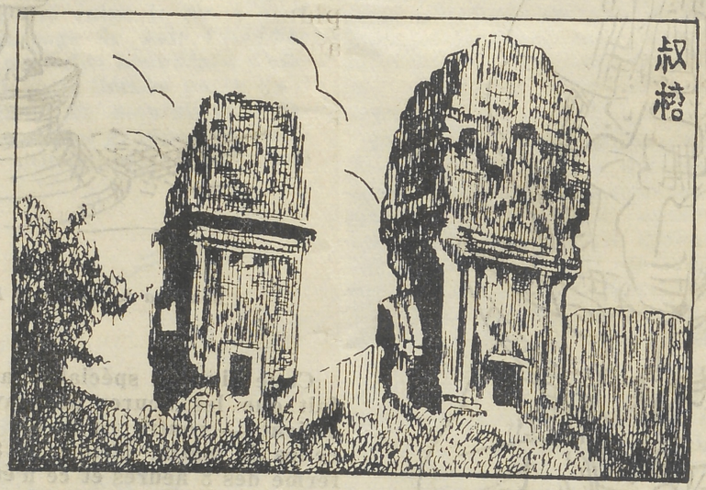
J'extrais du volume contenant les notes et les lettres de mon camarade Ch. Carpeaux que sa mère a publié après sa mort (1), quelques détails

(1) Charles CARPEAUX. — *Les ruines d'Angkor, de Dông-Duong et de My-Son*, Paris, A. Challamel, 1908, in-4° illustré.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

particulièrement parlants qu'il envoyait chez lui ; ainsi tel récit d'un ravitaillement qu'il opéra pour nous au cours des travaux de Dông-duong : « Je suis parti ce matin pour chercher des provisions à Tourane, en palanquin, à cause des terribles dégâts faits par le typhon sur les routes. Les dix premiers kilomètres vont très bien, et je commence à regretter mon cheval, mais ça ne dure pas. Tout d'un coup, la route est coupée par une énorme masse d'eau dégringolant de la montagne, sur plusieurs centaines de mètres. C'est une cascade qui s'amuse à démolir la route. Courant très rapide. J'exécute dans mon filet de palanquin une courbe... très gracieuse... mais non sans danger pour mon beau séant qui rase l'eau de fort près : lorsqu'un trou se présente, je prends un bain. Les pauvres coolies (j'en ai une équipe de rechange, et je les ménage le plus possible), me passent bien péniblement. Aperçu un village démoli qui semble enfoui sous la neige : c'est du sable de la dune voisine. Enfin, j'arrive au fleuve et je monte en sampan ». (Lettre du 26 septembre 1901.)

Ch. Carpeaux raconte aussi la fin de notre séjour : « Notre départ du village a été vraiment touchant. Ces braves nhà-quês s'étaient un peu attachés à nous pendant ces quelques mois et ils nous ont fait une conduite triomphale. Nous étions suivis d'au moins trois cents bonshommes. Devant nous, on battait le tam-tam comme pour les grands mandarins. Nous formions la tête d'un immense serpent qui ondulait derrière nous sur les talus de rizières. Cette escorte nous conduisit jusqu'à Thanh-binh (15 kilomètres). Au départ, les notables du village que nous avons employés demandent à faire des lays et se prosternent trois fois. Enfin tout le monde se retire et nous continuons notre route vers Tourane où nous débarquons le soir ». (Lettre du 30 novembre 1901.)



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LETTRE D'ANNAM

Sông-câu, juillet.

Vous avez raison, mon cher ami, je suis poète, puisque je crois l'être : bovarysme littéraire. On m'a défini avec le sourire : je suis un lyrique ; lyrisme, excès de jeunesse, voilà des maladies qui passent vite et dont on peut espérer enrayer la contagion. Cela me passera, assurent de doctes personnes ; l'essentiel est d'être quand même un convenable fonctionnaire. Impayable « quand même » qui me rappelle le cas aussi grave de mon ami François P... ; du délicat poète de l'Ecole Gallicane, ses amis inquiets avaient appris (avec surprise !) qu'il était un des rédacteurs les mieux notés du ministère de la Marine. Voilà qui vous rassure, j'espère, et fera la paix entre la poésie et l'Administration.

Permettez en conséquence que j'écrive quelques mots louangeurs à la gloire du pays de Dông-xuan. Il est l'antichambre du chef-lieu, une antichambre parfumée d'aréquiers et de riz en floraison. Le plaisir n'est jamais moins grand et doux de retrouver, à des milliers de lieues du pays natal, ce décor de campagne française. Une lumière humide y épouse les mamelons dont la cadence et la couleur me rappellent les bocages du plateau Central. An-vinh et Hoa-da montraient déjà des collines modérées, partagées par des haies d'arbres en boule, et dont la terre noire nourrit les riches champs de coton du Phu-yên. Le granite ou le basalte, on les devine encore ici sous la terre : ils ont modelé ce décor si plaisant où les sources bondissent sur des galets polis. Dông-xuan au nom printanier, Khoan-hau, étagent leurs maïs, leurs cannes, leurs rizières pareilles à des prairies. Terroir gracieux et mesuré, cultivé par des paysans tenaces à l'esprit secret comme leurs champs enclos, pays bucolique que caractériserait bien une citation de Charles Silvestre ou d'Henri Pourrat... *Phu-yên :* le nom de la province s'écrit d'un idéogramme chinois qui signifie : Paix et Richesse. La paix est la plus belle richesse ; que la paix soit sur vous, mère de tous les biens ! Des villages heureux alignant leurs paillotes et leurs meules pointues sur la première terrasse, les fumées montent paisibles et droites. Puis, insensiblement, on passe du basalte à la roche encaissante, le charme cesse. Adieu prairies et vergers en gradins. Les cultures suivent la pente stérile, manioc aux troncs boudinés, arachides soulevant la terre sèche, doliques bulbeuses alignées comme un vignoble. Au sommet du col, deux paysannes noires surgissent en plein ciel, sautillantes sous leurs lourds fléaux. Et tout d'un coup la baie de Sông-Câu brûle comme un braisier de plomb fondu, sans une voile visible tant la lumière est vive ; les cocotiers ébouriffés la cernent de leurs murailles, peuplant de leurs sombres îlots le petit delta aux rizières mûres.

D'Auvergne vous tombez en Polynésie. Le cocotier, la mer, vous allez désormais vivre sous ce double signe exotique et marin.

~

Vous le comprendrez mieux tous les jours, attentif au manège des bateaux chaque soir de retour et déversant leurs filets pleins du grouillement éblouissant de leurs poissons. Selon les heures et selon les saisons, la mer rythme nos travaux, alimentant les villages et les cités de la côte ; c'est elle surtout qui en fin de compte nourrit le monde de nos bureaux, d'elle avant tout que dépend la vie du chef-lieu. Les pêcheurs en tirent, usant d'engins différents, une inépuisable dîme ; les uns fouillent de leurs pieds la vase de la lagune pour en remonter, après un plongeon, des crabes hérissés et bleus qu'ils enferment dans leurs paniers flottants ; d'autres, immergés jusqu'au cou, lancent leurs éperviers de chanvre ; des couples tirent les menus chaluts à main vers lesquels un enfant nu rabat le fretin effrayé par le battement d'un bâton sur le rebord des barques. Qu'aux jours de tempête, la rivière grossie jaunisse l'eau semée de méduses,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

vous verrez s'ouvrir au ras de vagues les grandes ailes sombres des filets à double poche.

J'aime aller dans les villages, curieux de ces gens que je devine mal dans nos bureaux où les papiers me les montrent trop abstraits, et seulement dans leurs rapports avec l'Administration ; je les retrouverai, éveillés avant le jour, sur les barques de pêche restées la nuit sur le sec, avec leurs yeux grands ouverts ; sur les paillotes sordides et fumeuses, scintillent les hauts bouquets de palmes que l'on voit du large comme un bandeau d'émeraude sombre haché de blanc par les troncs ensoleillés. Là-bas, déjà lointaines, les barques dansent sur des coulées de lumière, semant la mer de leurs troupes blanches ; entre les fûts élégants, j'admire leurs jeux soumis aux fantaisies de la brise... Souvenirs : voici trois ans, l'Amiral Decoux traversant le Phu-Yên contemplait la baie violette, et le regard du grand marin retenu à terre par de lourds devoirs s'attardait sur l'étroite et lumineuse entrée de la baie... C'est par cette porte ouverte sur le large que deux fois le *Tahure* nous vint, le bel aviso si fier et pimpant. Un soir nous allâmes en canot l'admirer, Français et Annamites, derrière le commandant Grison qui nous en faisait les honneurs. Ah ! comment l'oublier par ce matin parfait dont nul regret ne devrait pouvoir troubler la beauté ?

~

Cependant, sur leurs cales, abritées de palmes et de paille, les jonques tirées dorment, rassasiées d'aventures, et près d'elles on a dressé sur des piquets de bois des barques plus petites, retournées pour être repeintes : étranges animaux luisants et noirs qui semblent fouiller le sable de leurs pattes. Des ouvriers s'affairent, unissant les longues planches en carènes au moyen de rivets de bois ; d'autres façonnent les gréements dans les billes grossièrement équarries sur la montagne. On repeint, on calfate les coques de bois et de bambou tressé et poissé. Pas un clou, pas un morceau de fer, tout est végétal dans ces navires, depuis la carène jusqu'aux voiles, jusqu'aux filins de rotin. Chaque jour se complète la parure ; des oriflammes montent aux mâts. Soudain par un matin ensoleillé, de violentes pétarades tirent les anses rocheuses de leur sommeil ; je lève la tête de dessus mes papiers et je vois la jonque ornée comme pour une noce, glissant vers la marée haute où la traînent les câbles tirés par d'innombrables compagnons poussant des cris joyeux.

J'ai beau faire ; si je voulais trouver du charme au travail de compter des piastres et d'additionner des chiffres, comment le pourrais-je ? Les barreaux du Trésor m'emprisonnent autant que l'argent. Mais je me console en levant les yeux ; l'azur marin et le vent chargé de sel contentent mon cœur. De l'autre côté de la baie, des côtes rocheuses, une colline aux fertiles terrrasses me font des signes. Par-dessus les mandats verts et roses qui donnent la solde aux fonctionnaires, la vie me dit qu'elle est là, non point aventure, non point exotisme, mais : la terre et la vérité. Et parfois glisse sur les registres, suffisante pour donner du charme à ce qui vous ferait mourir d'ennui dans une province de France, l'ombre transparente d'une palme très haut balancée dans l'azur.

Quand viendrez-vous, ami tonkinois, partager nos délices ? Le Paradis n'est sûrement pas ailleurs ; souvenez-vous en, et ne le répétez pas !...

PAMPHILE.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

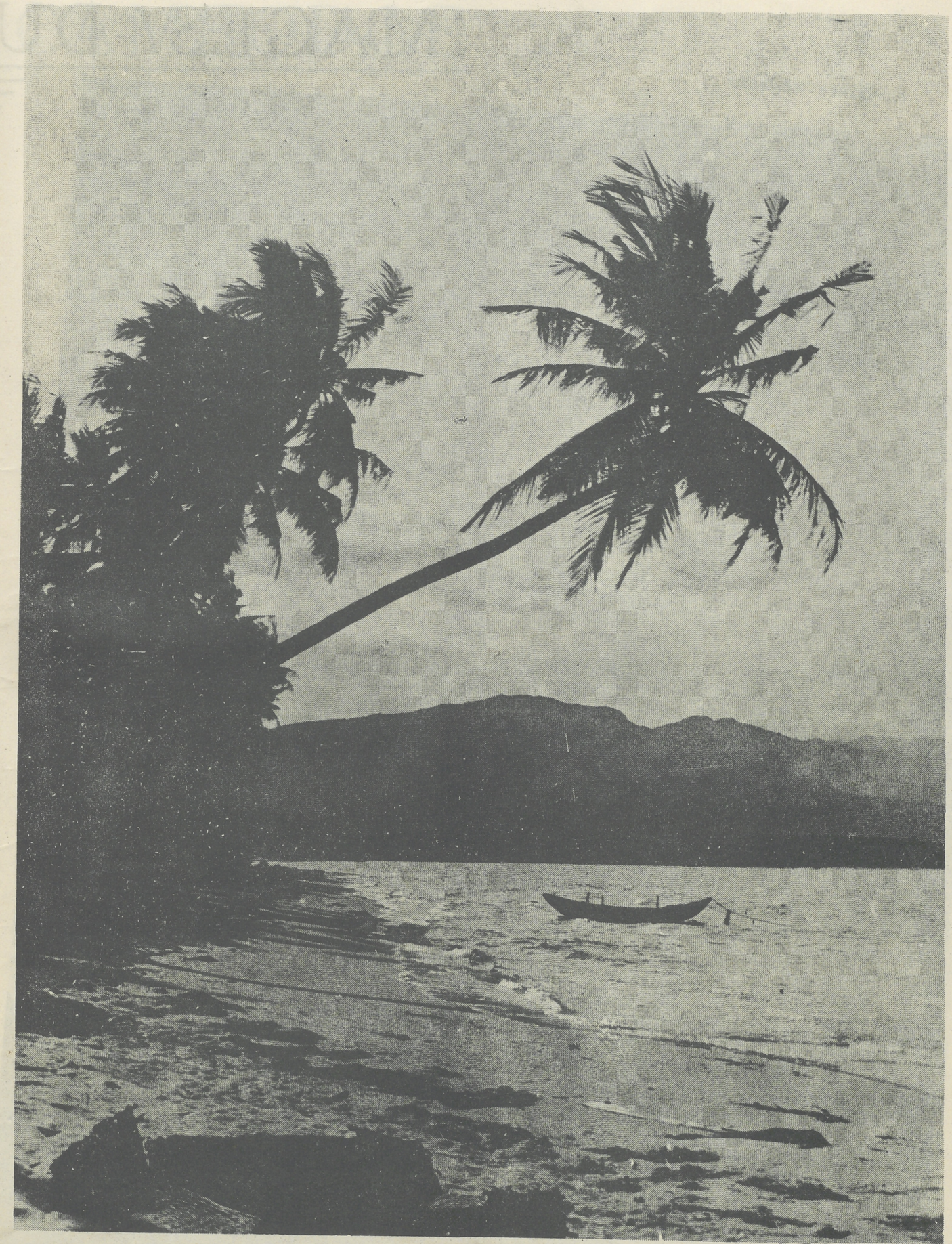


Photo Marc ALEX

... d'Auvergne, vous tombez en Polynésie...

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

IMAGES DU

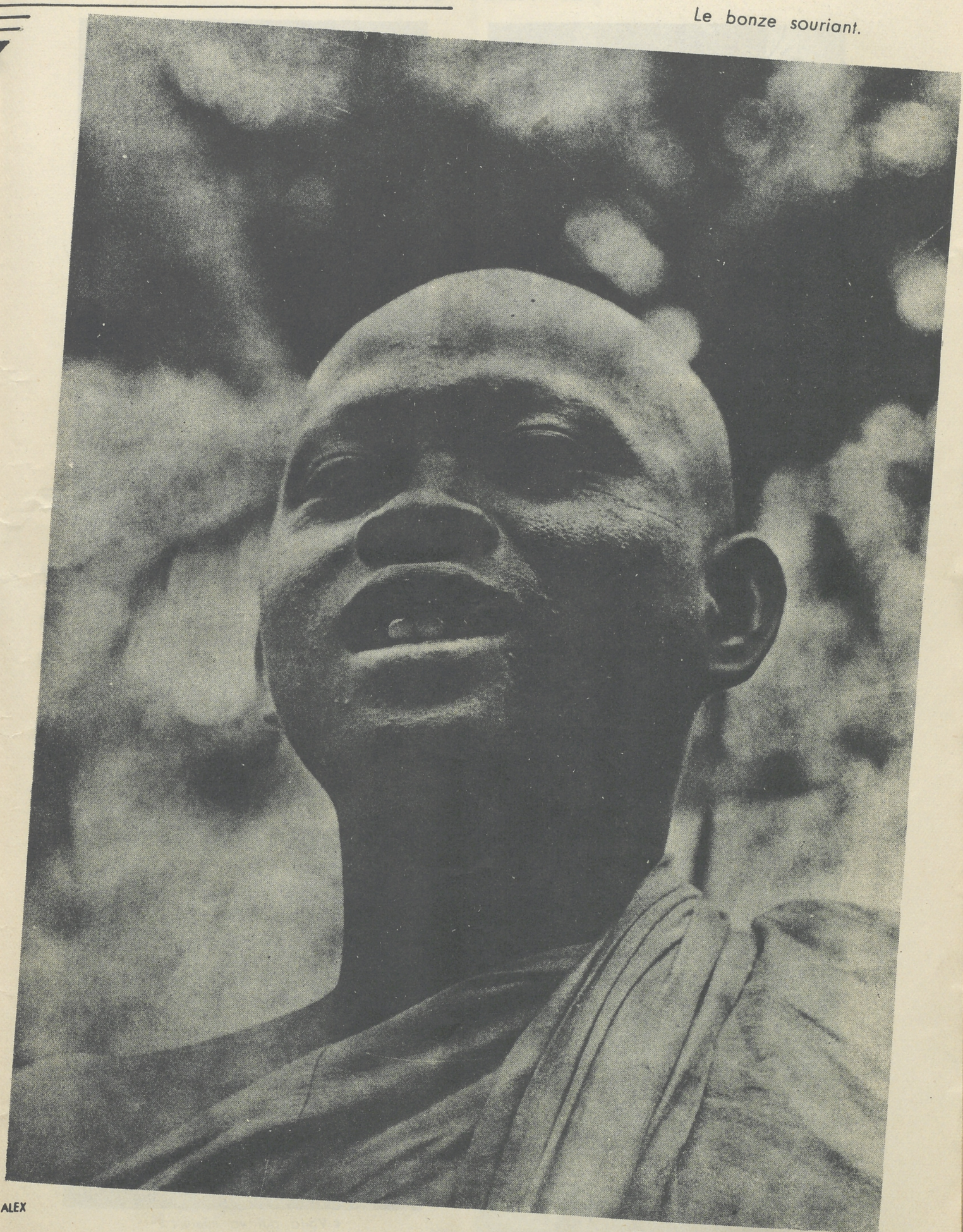
Le bonze sérieux.



Photos Marc

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

CAMBODGE



Le bonze souriant.

ALEX

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

EN MARGE DE L'INAUGURATION DE LA STATUE DE LA VIERGE
du Maître Jonchère

(Voir « VIE INDOCHINOISE »)



« Un détail qui cloche. »

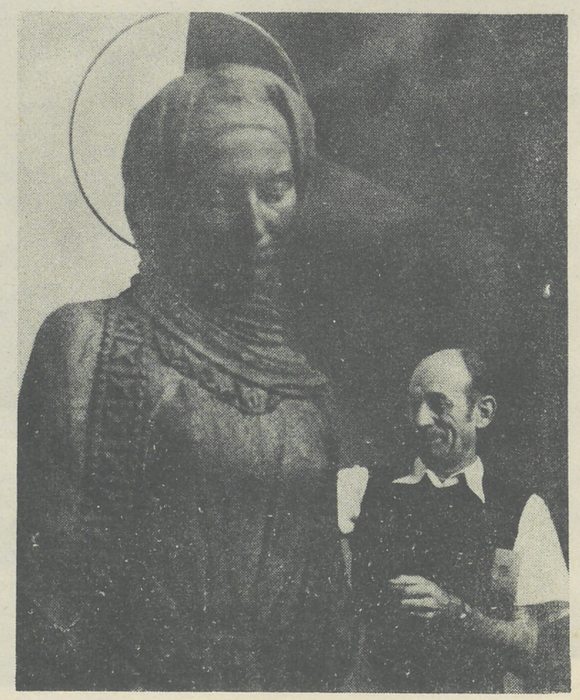


« Il faut corriger ça ! »





« Je crois que ça va s'arranger... »



« Voilà qui va mieux ! »

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Xa Xê accomplit une période



LE CAPITAINE : « Alors, Xa Xê, la soupe est-elle bonne ? »

XA XÊ : « Non, mon capitaine, elle est mauvaise. »

LE CAPITAINE : « Je ne vous demande pas si elle est mauvaise. Je vous demande si elle est bonne ! »

LA SEMAINE DANS LE MONDE

DU 14 AU 21 AOUT 1944

Pacifique.

L'aviation navale nippone a poursuivi ses raids habituels au-dessus des différents secteurs d'opérations.

L'aviation alliée, de son côté, a bombardé les bases japonaises suivantes :

— L'île de Halmahera, le 15 août, au nord-ouest de la Nouvelle-Guinée ;

— Les îles Kyushu et Chugoku, de l'archipel Nippon, le 20 août ;

— Les îles Ogasawara, Iwojima et Chichijima, de l'archipel Bonin ;

— Rabaul et Kavieng, dans le Pacifique sud ;

— Manokwari, sur l'extrémité nord-ouest de la Nouvelle-Guinée.

Birmanie.

Les combats se poursuivent avec violence dans les trois secteurs clefs de la Birmanie du nord, commandant la région des routes de Ledo et de Birmanie

— Dans le Yunnan, la bataille se déroule aux abords de Tengchung, toujours tenu par les forces japonaises, en dépit des attaques incessantes des troupes chinoises de Chungking.

La ville, qui ferme l'accès à la route de Ledo, aurait été entièrement détruite par le feu de l'artillerie chinoise.

— Au sud de Myitkyina, l'avance alliée se poursuit le long de la voie ferrée menant à Mandalay.

Taungui aurait été occupé et les forces sino-américaines combattraient maintenant aux abords de Pindaw, à 15 kilomètres dans le sud-ouest.

— Dans le secteur d'Imphal, les forces britanniques auraient traversé la frontière indo-birmane sur la piste Imphal-Sittaung menant au fleuve Chindwin.

Sur la piste Imphal-Tiddim, les éléments avancés britanniques opéreraient également à proximité de la frontière birmane.

Chine.

Dans le Hunan, après la prise de Hengyang, l'activité des forces nippones s'est dirigée contre les troupes chinoises opérant le long de la frontière du Kiangsi, notamment à Pinksiang, Liling, Chaling et Anjen.

Dans le Kwangtung, aucune activité importante n'a été signalée au nord de Canton.

Dans la presqu'île de Leichow, les forces japonaises ont occupé les centres de An-Fu et Hengshan-Hsu.

Russie.

La situation a subi peu de changements au cours de ces huit derniers jours sur l'ensemble du front qui s'étend du golfe de Finlande jusqu'à la chaîne centrale des Karpathes.

Seuls des combats d'importance locale ont eu lieu dans trois secteurs principaux :

— Le premier, sur le front de la Vistule où les forces russes, élargissant leur tête de pont, ont occupé la ville de Sandormiez.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

— Le second, à l'est de Varsovie où les éléments avancés soviétiques se battent à Praga, à 8 kilomètres de la capitale polonaise.

— Le troisième, le long de la frontière est de la Prusse orientale où les villages frontaliers ont changé de mains plusieurs fois.

Dans l'ensemble, ces activités semblent être le prélude à de nouvelles batailles dont l'enjeu serait Cracovie et Varsovie d'une part, et la Prusse orientale, d'autre part.

Italie.

L'activité des troupes alliées opérant tout le long de la ligne de front d'Italie s'est limitée à des activités locales ayant pour but d'améliorer leurs positions.

Le long de l'Arno, les villes d'Empoli et de Florence ont été entièrement occupées par les Anglo-Américains, alors que sur le front de l'Adriatique, les villes de Pergola et de San Costanzo ont été évacuées par les forces allemandes.

France.

L'offensive alliée s'est poursuivie cette semaine dans le vaste secteur compris entre la Seine et la Loire, où les colonnes blindées américaines effectuèrent une rapide avance en direction de l'est.

Après s'être emparées des centres du Mans et d'Alençon, les forces américaines ont effectué une poussée vers l'est atteignant, en fin de semaine, d'une part la Loire à Orléans, d'autre part les limites occidentales de la banlieue parisienne avec l'occupation des villes de Chartres, Dreux, Epernon, Rambouillet et Etampes.

Simultanément avec ce mouvement vers l'est, d'autres colonnes américaines, partant de Dreux, remontaient vers le nord et atteignaient la Seine à Mantes et Vernon isolant ainsi la région parisienne de la Normandie où combat le gros des forces allemandes.

— En Normandie, dans la région Trun-Chambois, les forces britanniques et canadiennes opérant au nord de Falaise ont effectué leur jonction avec les troupes américaines combattant au sud d'Argentan, formant ainsi une poche où se trouvent encerclées 15 divisions de la VIIe Armée allemande.

— En Bretagne, les opérations de nettoyage se sont poursuivies contre les garnisons allemandes résistant le long des côtes.

Après la chute de Saint-Malo, seuls les ports de Brest et de Lorient offrent encore une résistance sérieuse aux forces alliées.

— En Provence, une nouvelle opération de débarquement a été effectuée par les troupes alliées, le 15 août, en plusieurs points de la côte situés entre Cannes et Toulon.

Après s'être emparées des villes de Saint-Tropez, Saint-Raphaël et Bormes, les forces alliées ont rapidement élargi leur tête de pont et pénétré jusqu'à 50 kilomètres à l'intérieur, occupant les villes de Draguignan, Salernes, Barjol et Saint-Maximin.

En fin de semaine, des combats se déroulaient près de Cannes, Aix et Toulon, alors que d'autres colonnes progressant vers le nord, atteignaient la vallée de la Durance.

EN FRANCE

12 août.

Les raids Anglo-Américains : raid sur Strasbourg.

Des avions anglo-américains ont effectué, vendredi après-midi, sur Strasbourg, un bombardement qui a causé des dégâts considérables et des incendies étendus dans toute la vieille ville. La cathédrale a été atteinte par des coups au but. Des entonnoirs gigantesques ont été creusés dans la nef. Le Palais de Rohan a subi de gros dégâts. De nombreux édifices, parmi lesquels l'église Sainte-Madeleine et les Halles du marché du Corbeau, ont été sérieusement atteints et incendiés.

Le musée de Gœthe a été menacé par le feu. Les quartiers résidentiels ont subi également des dégâts importants, il y a de nombreux morts et de nombreux blessés.

14 août.

Conférence du président Laval avec MM. Cathala et Chasseigne.

Le président Laval a conféré le 13 août à Paris avec MM. Cathala, ministre secrétaire d'Etat à la Production Industrielle et aux Communications et Chasseigne, secrétaire d'Etat au Ravitaillement sur les questions d'approvisionnement de la région parisienne, en ce qui concerne plus particulièrement le ravitaillement en pain et la distribution du gaz.

15 août.

Evacuation de Marseille.

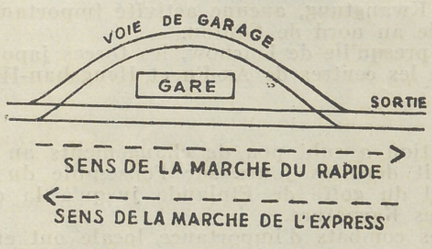
Le commandement allemand à Marseille a ordonné à tous les civils, la nuit du 15 août, d'évacuer la ville.

A TRAVERS LA PRESSE INDOCHINOISE

Un petit problème.

Le rapide et l'express.

Un jour, un rapide eut à croiser un express. Les deux trains allaient en sens inverse... et comme toujours en ces sortes de problèmes la gare où le croisement devait avoir lieu était une gare qui n'aurait pas donné une riche idée de l'esprit d'organisation des ingénieurs ayant construit la ligne.



Il y avait une voie unique et une voie de garage qui ceinturait la gare, mais qui était trop courte pour contenir en entier même le plus court des trains, c'est-à-dire le rapide.

Pourtant, il fallait absolument que les deux trains poursuivissent leur route. Au moment où le problème se pose, ils sont arrêtés, face à face, chacun à une certaine distance de la gare.

Le chef de gare, après s'être copieusement gratté le front, parvint à trouver le moyen de faire se croiser les deux trains.

Cela donna lieu, évidemment, à bien des manœuvres, mais enfin les deux trains franchirent ce pas difficile et suivirent chacun leur chemin.

Saurez-vous résoudre ce problème... en vous aidant au besoin du chemin de fer miniature de votre petit frère ?

(RADIO-BULLETIN, 8 juillet 1944.)

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

En famille.

SOLUTION.

Trois personnes seulement se trouvent réunies dans le salon : un jeune homme, son père et son grand-père. Le premier est, en effet, fils et petit-fils, le second père et fils, le troisième grand-père et père. Donc, un grand-père, deux pères, deux fils, un petit-fils.

Solution exactes de MM. Valéani, Vanh-Thuch, Kornélius, Korniloff et Cie et Sinonnet Veyraut.

PETITE QUESTION.

Qu'est-ce qui sert à bêcher la terre, à repasser du linge et à ratisser un jardin ?

(RADIO-BULLETIN, 28 juillet 1944.)

Blanc ou noir.

(SOLUTION).

Appelons A, B et C les trois prisonniers, en remarquant que chacun d'eux peut être A, B ou C.

A fait le raisonnement suivant : « Je vois deux boutons blancs, donc j'en ai un aussi, car si j'avais un bouton noir, B verrait un bouton blanc et un bouton noir et il se dirait : « J'ai sûrement un bouton blanc, car si j'avais un bouton noir, C en verrait deux et, puisque le gardien n'en a acheté que deux de cette couleur, il saurait qu'il a un bouton blanc ». Puisque tous deux se taisent c'est qu'ils voient deux boutons blancs ».

Avec la remarque faite au début nous comprenons que tous, ensemble, aient répondu : « J'ai un bouton blanc ».

COMMENTAIRES.

Ce problème semble avoir déconcerté nos correspondants qui ne nous ont pas adressé un aussi grand nombre de réponses que précédemment.

Réponse exacte de Kornélius, Korniloff et Cie.

Réponse humoristique de M. Zuongvandanz.

(RADIO-BULLETIN, 28 juillet 1944.)

Hallali.

Les lecteurs de Radio-Bulletin *ont certainement apprécié la jolie lettre publiée ici-même le samedi 15 juillet, où un aimable correspondant se plaint d'avoir été péniblement surpris en lisant, sous la signature de Sarika, dans une lettre de Phnom-penh à la Revue* Indochine *du 22 juin, que la Maison de l'Information de la capitale du Cambodge y était appelée : Hall de l'Information. Et notre ami, tout indigné, en conclut que la langue française est en péril, victime d'un snobisme inacceptable.*

Cette lettre est pleine d'idées justes et son auteur les expose avec beaucoup de courtoisie. Qu'il nous permette à notre tour de lui dire que son humeur l'alarme excessivement, et le fait juger trop sévèrement la faute de Sarika et de la Revue Indochine. *Car il y a faute, nous en convenons. Faute qui a un bon côté, puisque nous lui devons la lettre de notre censeur, et le plaisir de relire l'article de Sarika. Il est charmant cet article de Sarika et, à part ce fâcheux « hall », il est écrit en français très correct, ce qui n'est déjà pas si mal, et très vivant ce qui est encore mieux. Alors Sarika consent à retirer le « hall » pourvu que son minutieux ami renonce, ainsi qu'il le déclare dans sa lettre, à « interviouver » les pousseurs de cyclo, le mot « interviouver » apparaissant au moins aussi suspect que le mot « hall ».*

Maintenant que nous sommes quittes, causons. Ainsi donc, il y a eu faute. Mais que notre aimable correspondant pardonne, la faute consiste, à notre avis, beaucoup plus à avoir appelé Hall de l'Information un bâtiment qui, en réalité, porte le nom de Maison de l'Information que d'avoir employé le mot « hall ». L'idée de refuser l'accès de notre langue aux mots étrangers est excellente et loin de nous la pensée de la combattre. Mais dans ce domaine, comme dans tant d'autres, il faut savoir se modérer et ne pas renoncer, pour donner plus de précision à sa pensée, à prendre son bien où il se trouve. Toutes les langues en sont là, et à l'usage, on y trouve bien des bizarreries. Sarika expliquant à un interlocuteur anglais pourquoi il porte ce nom, lui dirait : « I write under a nom-de-plume » *(j'écris sous un pseudonyme). Et le roi d'Angleterre lui-même, qui est royaliste et anglais d'une manière imbattable, s'écrie en français à propos des lois financières :* « Le roy remercie ses loyaux sujets, accepte leur bénévolence... et ainsi le veult ».

Il ne doit pourtant pas manquer de mots anglais pour faire avaler aux loyaux sujets une loi financière. On doit même les trouver dans l'anglais-base, dont parle notre correspondant, dès la première leçon de vocabulaire. Au fur et à mesure qu'on pratique les langues étrangères, on s'aperçoit combien l'adage italien — nous allions dire, horreur des horreurs, le slogan ! — traduttore, traditore *est juste : une traduction est la plupart du temps une trahison. Beaucoup de mots étrangers n'ont pas leur double exact dans notre langue et réciproquement. Ainsi prenons, puisque notre ami en parle si bien, le mot maison. Il se demande si le mot* « home », *pour les Anglais, ou le mot* « heim » *pour les Allemands, ont « pour ceux qui les prononcent l'exquisité de sens et de sonorité du mot maison ». Assurément, oui. Mais ces mots, dans leur sens plus restreint que maison, sont justement de ces mots, qu'on ne saurait traduire fidèlement. Etre un* « home », *c'est la fonction la plus sacrée d'une maison. La plus modeste cabane peut être un home, tandis qu'un palais ne sera qu'une maison.* Heim, *de son côté, est exactement la même chose que home, avec une nuance de douce intimité moindre, peut-être. Et il y a des maisons auxquelles notre anonyme ami n'a pas pensé et qui n'ont aucune exquisité de sens : la maison d'arrêt, la maison de correction et d'autres maisons abritées derrière leurs volets, n'ont, en vérité, rien du home, c'est-à-dire du bon petit chez soi.*

Par contre, lorsque les Anglais traduisent l'abbaye de Thélème par Liberty Hall, nous ne sommes pas du tout satisfaits. Car enfin ce mot hall, s'il n'est pas complètement à rejeter, ne saurait, même dans les pays de langue anglaise, suffire à tout. Si hall nous arrive en France, et a réussi à se faire admettre par notre Académie, qui est une vieille dame à traditions, aussi française que le roi d'Angleterre est anglais, c'est qu'il est le frère de notre mot halle qu'on rencontre à chaque pas dans « La fille de Mme Angot », opérette essentiellement française. Tous deux sont enfants d'un vieux mot saxon ainsi que le mot allemand Halle. *Mais tandis que la halle française est un marché, la Halle allemande est une salle des fêtes, et le hall anglais est... un hall. C'est ainsi qu'on change en voyant du pays. Il est un terme où ce hall est employé abusivement en français moderne, c'est le music-hall, car le music-hall n'est pas un hall. Or nous n'avons pas de nom français pour ce genre d'établissements ou plutôt nous en avions un, mais nous l'avons cédé aux Allemands. Ils appellent cette sorte de théâtres : Variétés.*

Mais il est des cas où vraiment le mot hall est bien commode : le Hall *de l'Information est de ceux-là, chaque fois que c'est un Hall et non pas une maison comme à Phnom-penh. Car un hall est autre chose qu'une maison. Il serait ridicule de dire : le Hall du soldat, le Hall du Marin, le Hall de la Soie. Mais le Hall de l'Information à Saigon, par exemple, est vraiment un hall ; ce n'est ni une maison, ni une grande salle, et si notre ami n'admet que la Maison de l'Information, c'est une maison qu'il fallait installer et non un hall. Nous ne croyons pas être snobs en l'affirmant. Il n'y a là aucun danger pour notre langue nationale. D'ailleurs si nous employons quelques mots anglais quand nous sommes courts d'expressions, nos voisins nous rendent bien la pareille. Ouvrez n'importe quel roman anglais : il fourmille de mots français !*

Les Allemands dont la langue est tellement touffue qu'un dictionnaire allemand-français est toujours d'un tiers environ plus épais que sa réplique franco-allemande, se servent malgré cela d'un dictionnaire de mots étrangers usuels, français en très grande partie. Il est d'ailleurs curieux de constater que chaque langage accepte des émigrants que leur pays d'origine ont rejetés. Vous dites en français, quand vous prenez un train : je vais sur le quai — *cette petite phrase devient en anglais :* « I walk on to the platform » ; *et en allemand :* « Ich gehezum Perron » — perron, *en allemand, voulant dire quai de chemin de fer. L'indésirable speaker de la T. S. F. se dit « annoncer »*

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

en anglais, tandis que « play » et « ready » du tennis se traduisent : service ! Si cette invasion des mots étrangers dans les langues est un danger pour elles, c'est un danger lent. Si l'on en croit le Walter Scott d'Ivanhoë, les vieux Saxons se révoltaient déjà à l'idée d'employer les mots français importés par Guillaume le Conquérant.

Pourtant la langue anglaise n'en est pas morte. On peut même dire qu'elle a tiré sa sève du français souvent déformé et aujourd'hui méconnaissable au point de tendre pas mal d'embûches aux traducteurs, comme le français l'avait fait du latin. Loin de mourir de cette aventure, elle en est née. Notre protestataire est d'avis de n'accepter un mot étranger que lorsque sa traduction exacte n'est pas possible. C'est bien ce qui se passe pour le mot « hall », qui n'est pas tout à fait étranger, puisqu'il a déjà en France sa sœur la halle. Malgré sa profession de foi, il y a gros à parier cependant que notre protestataire s'il a été soulagé de son portefeuille, ira dire au commissaire qu'il a été victime d'un pick-pocket, alors que c'est le moment de parler de vide-gousset, de coupe-bourse et de voleur à la tire. Il verra un film comme tout le monde, bien que « pellicule » puisse le traduire très exactement.

Que conclure de tout cela ? C'est que les meilleurs principes sont détestables dès que l'outrance s'en mêle. Il y a la lettre, il y a l'esprit. Sarika et la Revue Indochine *s'excusent certainement d'avoir appelé hall ce qui est vraiment à Phnom-penh la Maison de l'Information. En des temps meilleurs, nous leur imposerions comme pénitence une bouteille de champagne très sec, et non pas extra-dry, ce « très sec » nous semblant exprimer à merveille ce qu'il y a de hargneux dans la flaveur — oh ! pardon, c'est contagieux — le bouquet expansif de ce vin qui dans toutes les langues garde son nom français. Mais nous continuerons de nommer « hall » ces grandes salles communiquant largement avec l'extérieur et disposées comme le Hall de l'Information à Saigon, par exemple. Et nous aggraverons notre cas en disant ce que disent les Anglais dans les grandes occasions, où leur langue n'y suffit plus : « Honni soit qui mal y pense ! ».*

Y.

(RADIO-BULLETIN, 1er août 1944.)

Curiosité de la langue Française.

Le poulet Marengo. — *Les circonstances de l'invention de ce plat méritent d'être contées. On est au soir de la bataille ; les Autrichiens sont en déroute. Le Premier Consul ordonne de servir le repas, et tout de suite. Il n'aime pas attendre. Grand embarras de son cuisinier Dunan. Les fourgons de l'Etat-Major sont en panne on ne sait où, sauf un seul qui contient... une bouteille d'huile et une fiole de cognac ! Dunan expédie à tout hasard un cavalier à la ferme voisine qui brûle. Le cavalier en rapporte quatre poulets. Dans un potager voisin, des tomates et de l'ail. C'est tout, mais dès lors Dunan est maître de la situation. Avec un sabre pour couper les poulets, de l'huile pour les faire cuire et rissoler, des tomates, de l'ail, et un filet de cognac, il crée le poulet Marengo qui fut trouvé délicieux.*

(COURRIER D'HAIPHONG, 16 août 1944.)

LA VIE INDOCHINOISE

13 août.

Hanoi. — Une exposition sur les fossiles et minerais, s'ouvrira dans les Galeries de la Maison de l'Information, à 16 heures.

14 août.

Saigon. — Le Gouverneur de la Cochinchine a passé la matinée du 14 août au Cap Saint-Jacques. Après une réception à l'Inspection et à la maison commune de Ban-dinh, il a inspecté les travaux du port de pêche qui approchent de leur terme.

Il a ensuite visité le nouveau quartier de paillotes, l'école des enfants de troupe, puis s'est rendu aux marais de Ti-van où d'importants aménagements sont en cours pour assurer l'assèchement de cette région.

Phan-thiêt. — A l'Ecole Supérieure des cadres de jeunesse, s'est déroulée, sous la présidence du Commissaire général aux Sports et à la Jeunesse, et en présence de nombreuses personnalités, la cérémonie du baptême de la XVe promotion.

Celle-ci portera le nom de Nguyên-công-Tru.

15 août.

Dalat. — Au début de la matinée du 15 août, l'Amiral Decoux s'est rendu au Couvent des Filles de la Charité pour assister à la bénédiction de la statue de la Vierge, œuvre du maître Jonchère, qui couronne l'autel de la chapelle dédiée à Marie, Reine de France.

On se rappelle que le premier état de cette statue exposée à Hanoi au Salon unique, le 10 décembre 1943, n'a dû qu'à cette circonstance d'échapper au bombardement du même jour. Sa mise en place termine la chapelle de Notre-Dame de France, construite par l'architecte Vaysseyre sur l'initiative de la Sœur Durand, grâce à une souscription publique dont Mme Jean Decoux avait tenu à prendre elle-même le patronage. C'est, on le sait, à l'ombre de cette chapelle qu'elle repose aujourd'hui.

Avant de bénir la statue, Mgr Cassaigne, vicaire apostolique de Saigon, a célébré une messe au cours de laquelle, il a prononcé un émouvant sermon, évoquant les souffrances de la Mère de Dieu, les rapprochant de celles qui ravagent aujourd'hui le monde, et tirant de ce parallèle les hautes leçons morales et religieuses qu'il appelle.

Le Secrétaire général Jean Cousin ainsi que les principales notabilités françaises et indochinoises présentes à Dalat étaient venus entourer le Chef de la Fédération.

A l'issue de l'office de nombreux jeunes gens et jeunes filles, au nom de toute la jeunesse catholique d'Indochine, se sont consacrés à la Vierge, voulant répéter le geste des jeunes de France en 1938 devant la Vierge de Boulogne-sur-Mer.

Nous publierons dans le prochain numéro d'*Indochine*, le texte du sermon prononcé par Mgr Cassaigne, et qui nous est annoncé de Dalat.

— Par arrêté ministériel du 28 juillet 1944 M. Charton, Directeur de l'Instruction Publique, est chargé d'une mission d'études auprès du Gouverneur Général de l'Indochine.

C'est M. Taboulet, chef du Service de l'Enseignement en Cochinchine, qui est chargé d'exercer par intérim les fonctions de Directeur de l'Instruction Publique.

M. Taboulet est né le 20 juin 1888, à Oullins (Rhône). Il est agrégé ès lettres (histoire et géographie).

Mobilisé le 3 août 1914, il fut blessé et fait prisonnier. Il est titulaire de la croix de Guerre. Après avoir été professeur de français au lycée de Sarreguemines et au Collège domanial des Mines de la Sarre, M. Taboulet arriva en Cochinchine en 1923. Il passa deux années à Hanoi (lycée Albert-Sarraut et Ecole Supérieure de Pédagogie), puis il fut nommé chef du Service local de l'Enseignement en Cochinchine en octobre 1925, poste qu'il a occupé depuis cette date sans autre interruption que les congés dans la Métropole.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

M. Taboulet est l'auteur de plusieurs manuels d'histoire de France à l'usage des écoles indochinoises. Il est, en outre, président de la Société des Etudes indochinoises, à Saigon. Il a donné à ce titre une vive impulsion aux travaux de recherches historiques concernant notamment la Cochinchine. Il est l'auteur de diverses publications sur l'histoire de l'Indochine, plus spécialement sur l'évêque d'Adran et sur la période des Amiraux-Gouverneurs.

16 août.

Dalat. — Dans la matinée du 15 août, le Vice-Amiral d'Escadre Jean Decoux, accompagné de M. Aurillac, directeur de son Cabinet, a inauguré l'exposition horticole et d'élevage organisée par l'Inspection générale de l'Agriculture et de l'Elevage.

Cette exposition, qui fait suite à celle de Hanoi, en février, fait, en effet, ressortir les progrès réalisés à Dalat dans le domaine de l'agriculture et de l'élevage, en même temps que se développait de façon considérable la population tant estivante que sédentaire de la grande cité du Lang-bian.

— L'Amiral Decoux, accompagné par MM. le Secrétaire général, le Directeur du Cabinet et le Résident-Maire, s'est rendu au Service général de l'Urbanisme, où il a été accueilli par M. Bigorgne, inspecteur général des Travaux publics, et M. Cerutti, chef du Service central d'Urbanisme. Le Chef de la Fédération a pu examiner sur place les projets d'embellissement de Saigon et de Nha-trang, ainsi que de certaines constructions nouvelles à Dalat.

Hanoi. — Le Résident Supérieur au Tonkin s'est rendu en inspection au 1er Territoire militaire, le 11 août.

Il a visité les services provinciaux et pris contact avec les notabilités, officiers et fonctionnaires du chef-lieu.

Le lendemain, il a inspecté les délégations de Hacoi, Dam-ha et Tiên-yên.

17 août.

Hanoi. — Une exposition des vases décoratifs, exécutés par MM. Tran-duc-Thao et Ngo-trong-Quynh, céramistes diplômés de l'Ecole des Beaux-Arts et des Arts appliqués de l'Indochine, s'est ouverte ce matin dans les locaux de l'A.F.I.M.A.

— Les incursions aériennes au cours des journées des 15 et 16 août 1944 ont fait 9 tués et 38 blessés indochinois.

Dalat. — La campagne menée au titre du Secours National dans les établissements scolaires de la Fédération au cours de l'année scolaire 1943-1944 a donné les résultats suivants : Tonkin 9.889 $ 895 ; Annam 6.890 $ 97 ; Cochinchine 44.610 $ 81 (dont 1.319 $ 51 souscrites en faveur des victimes des bombardements au Tonkin et 11.418 $ 70 au profit des villes martyres filleules de l'Indochine) ; Cambodge, 6.627 $ 04 ; Laos, 220 $ 50 ; lycée Albert-Sarraut, 601 $; lycée Yersin, 536 $ 91 (dont 208 $ 91 souscrites au profit des sinistrés du Tonkin) ; lycée Chasseloup-Laubat, 4.632 $ 12. Total : 74.009 $ 245.

Ces résultats obtenus dans une période particulièrement troublée et malgré le renchérissement du coût de la vie, attestent la solidarité des jeunesses française et indochinoise, étroitement unies pour servir et secourir.

18 août.

Dalat. — Le 10 août dernier, M. Taboulet, directeur par intérim de l'Instruction Publique de l'Indochine, a prononcé à Dalat, sous les auspices de la Légion, devant M. le Gouverneur Général et de nombreuses personnalités une conférence intitulée : « les fondements historiques de la civilisation française ou le message des aïeux ».

Cette étude avait pour objet de rechercher les caractères profonds qui, au cours des générations successives ont distingué la civilisation. Le conférencier a esquissé tout d'abord un tableau synthétique de l'évolution historique de notre peuple depuis plus de 2.000 ans qu'il y a des Français et qu'ils pensent. Il a souligné dans un résumé saisissant ce qu'il faut de temps, de persévérance et d'esprit de suite pour élever ces grands monuments qu'on appelle des Nations (Fustel de Coulanges).

Il a rappelé les grands traits de cette tradition nationale à laquelle le Maréchal prêche le retour, sur laquelle il s'efforce de prendre appui pour reconstruire la cité ébranlée.

Si nous faisons un effort de réflexion, dit-il, *si nous tentons d'exprimer la philosophie qui se dégage de la considération rétrospective de l'évolution de notre peuple, nous sommes amenés à constater qu'il existe un certain nombre de principes qui ont fait la grandeur de notre Nation. A toutes les époques où nos devanciers se sont inspirés de ces principes, la France a été forte, grande, respectée. A toutes les époques où ces principes ont été perdus de vue la France, au contraire, a descendu la pente, a essuyé des revers, a subi des diminutions dans sa chair, dans sa culture et dans son prestige.*

Quels sont ces principes ? Il nous paraît qu'ils peuvent se ramener à cinq axiomes dans lesquels réside vraiment le secret de la grandeur historique de notre Patrie. Ces cinq axiomes, ce sont : dans le plan philosophique, la primauté de l'esprit sur la matière ; dans le plan moral, la primauté des devoirs sur les droits ; dans le plan social, la primauté du groupe sur l'individu ; dans le plan politique, la primauté de l'ordre sur le désordre, de l'autorité sur l'anarchie ; dans le plan intellectuel, la primauté de la raison sur le sentiment et sur l'imagination.

La leçon est facile à entendre et à retenir. Encore faut-il la reconnaître et l'accepter.

Le courage militaire n'a jamais fait défaut chez nous, mais cette forme de courage ne suffit pas, il faut lui adjoindre les doses nécessaires de courage intellectuel, de courage moral, de courage civique...

Si nous voulons prévenir de nouveaux malheurs, nous devons cesser de nous comporter en aveugles, en aveugles volontaires, nous devons regarder la vérité en face, choisir le droit chemin et nous y maintenir résolument. Nous devons adopter de bonnes méthodes de pensée, de conduite, de gouvernement.

Efforçons-nous d'abord de bien penser. C'est le commencement, c'est la condition même de notre salut, de notre résurrection. Nous sommes encore, nous serons toujours exposés à toutes sortes de périls. Une bonne terre attire les envahisseurs comme le rayon de miel attire les guêpes (G. Hanotaux). Les défaites, les invasions n'ont jamais manqué à la France au cours des siècles, elle a survécu à tous ses revers, à toutes ses fautes.

La France survivra aux malheurs de l'heure présente, elle sortira de la terrible épreuve rénovée, raffermie et retrempée, si elle veut bien réfléchir sur elle-même, réfléchir sur son destin, rechercher les causes de ses désastres ; si elle consent à ne pas faire fi des leçons de l'expérience.

S'il consent seulement à faire cet examen, le peuple français se retrouvera bien vite, « tel qu'en lui-même enfin l'éternité le change ». La France s'épanouira à nouveau, nos enfants verront, nous-mêmes peut-être verrons-nous, le robuste tronc français, dont la sève généreuse est loin d'être épuisée, reverdir et rejaillir.

Cette remarquable conférence avait été prononcée à Saigon le 2 mars et à Phnom-penh le 1er mai 1944 ; elle sera donnée également à Hué à la fin du mois d'août.

Hanoi. — Les incursions aériennes sur le Tonkin, au cours de la jourée du 17 août, ont fait 2 tués et 3 blessés indochinois.

20 août.

Dalat. — Le Gouverneur Général de l'Indochine, Haut Commissaire de la France dans le Pacifique, communique que le Gouvernement, en prévision d'une évolution de la situation qui interromprait momentanément les relations normales entre la France et l'Indochine, lui a donné une large délégation de pouvoirs

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

pour prendre, pendant tout le temps nécessaire, les décisions qui, en temps ordinaire, requièrent l'approbation du pouvoir central.

Cette éventualité avait été envisagée de longue date. Elle a motivé, en effet, une loi du 18 février 1943 dont le texte est donné ci-après :

LOI N° 90 DU 18 FÉVRIER 1943 DONNANT AU GOUVERNEUR GÉNÉRAL DE L'INDOCHINE DES POUVOIRS EXCEPTIONNELS EN CAS D'INTERRUPTION DES COMMUNICATIONS TÉLÉGRAPHIQUES.

Le Chef du Gouvernement,

Vu l'acte constitutionnel n° 12 et 12 bis ;

Le Conseil de Cabinet entendu,

DÉCRÈTE :

ARTICLE PREMIER. — *En cas d'interruption des communications télégraphiques entre la Métropole et l'Indochine, et pendant la durée de cette interruption, le Gouverneur Général de l'Indochine est habilité à titre provisoire à prendre, en prévoyant des infractions et en édictant les sanctions y afférentes, toutes mesures pour lesquelles la décision ou l'approbation du pouvoir central est requise par les textes en vigueur.*

ART. 2. — *Le présent décret sera publié au* Journal Officiel de l'Etat français *et exécuté comme loi d'Etat.*

Fait à Vichy, le 18 février 1943.

Pierre LAVAL.

Par le Chef du Gouvernement,
Le Secrétaire d'Etat aux Colonies,
BRÉVIÉ.

Par des instructions plus récentes, le Gouvernement a complété ces dispositions en précisant au Gouverneur Général de l'Indochine qu'en vue du maintien intangible en toutes circonstances des liens d'allégeance de la Colonie vis-à-vis de la Métropole, il était autorisé à mettre cette loi en application, même si l'interruption des relations télégraphiques avec la France n'était pas un fait accompli.

Le Gouverneur Général de l'Indochine, Haut Commissaire de la France dans le Pacifique, vient de décider de promulguer en Indochine la loi n° 90 du 18 février 1943.

Saigon. — A Saigon, par beau temps, le 20 août, a été couru le Grand Prix cycliste de Saigon, organisé par la Ligue sportive de la Région, sous le patronage du Commissariat général Sports-Jeunesse.

68 coureurs indépendants et 150 débutants, provenant de dix-sept provinces, ont pris le départ à un quart d'heure d'intervalle.

Le circuit comportait 42 kilomètres que les as devaient effectuer trois fois, les autres deux.

La course des indépendants a été gagnée au sprint par Long (de Cochinchine), suivi de Luu-Quan, et de Maranenchi. Moyenne horaire : 33 km. 700.

Pour les débutants, le classement est le suivant : 1er Hung (de Mytho) ; 2e Hô (de Gia-dinh) ; 3e Tôn (de Dalat) ; 4e Dang (de Soc-trang).

Naissances, Mariages, Décès...

NAISSANCES.

TONKIN

Paul, fils de M. et de Mme **Hassalaweiler** (11 août 1944) ;

Patrick, fils de M. et de Mme **Pauteau** (14 août 1944) ;

François, fils de M. et de Mme **Einrick** (15 août 1944) ;

Annicette, petite-fille de M. et de Mme **Mai-Tâm** et de M. et de Mme **Leconte**, et fille de M. et de Mme **R. Leconte** (15 août 1944) ;

Jean-Claude, fils de M. et de Mme **Charle** (15 août 1944) ;

Chantal, fille de M. et de Mme **Blaner** (18 août 1944).

COCHINCHINE

Annie, fille de M. et de Mme **Reydellet** (4 août 1944) ;

Dominique, fils de M. et de Mme **Apavou** ;

Jean-Claude, fils de M. et de Mme **Charrier**.

FIANÇAILLES.

TONKIN

M. Gustave **Demont** avec Mlle **Desabred** ;

M. Pierre **Hautier** avec Mlle Elisabeth **Bellengé**.

COCHINCHINE

M. Jacques **Dumarest** avec Mlle Jeanne **Lepage**.

MARIAGES.

TONKIN

M. Pierre **Bouchet** avec Mlle Simone **Cassagne** (14 août 1944) ;

M Lucien **Macquin** avec Mlle **Hà-thi-Nga** (14 août 1944) ;

M. Paul **Palomo** avec Mlle Elisabeth **Gabrielle** (19 août 1944).

COCHINCHINE

M. Philippe **Goudemant** avec Mlle Elvire **Husson** (12 août 1944) ;

M. Albert **Nguyên-van-Bau** avec Mlle **Vo-thi-Tinh** (12 août 1944) ;

M. **Lê-minh-Danh** avec Mlle **Trân-thiên-Thai** (12 août 1944).

LAOS

M. Rodolphe **Khramme** avec Mlle **Nguyên-thi-Mân.**

DÉCÈS.

ANNAM

Jeune **Rollin** (12 août 1944).

TONKIN

Yvette, fille de M. et de Mme **Lopez** (13 août 1944) ;

M. **Trinh-ba-Bich** (18 août 1944).

CAMBODGE

M. Maurice **Froger** (19 août 1944).

---

*Recherchons nos 1, 2, 3, 5, 6, 7, 8, 9, 14, 15, 16, 18, 19, 20, 132 d'*Indochine.

Faire offre à la Revue.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

COURRIER DE NOS LECTEURS

~ **M. M. T..., à Dan-phuong.** — Bravo, jeune lecteur. Nous vous félicitons d'avoir trouvé « en une minute » la solution du problème des Indiens posé par « Radio-Bulletin du Cambodge ». Mais, malgré votre « présence d'esprit », comme vous dites, nous regrettons de ne pouvoir vous accorder un service gratuit pour ce haut fait... qu'il vous reste d'ailleurs à prouver.

~ **M. L. C..., à Hanoi.** — Nos félicitations pour vos réponses qui sont justes.

Vos considérations sur le problème du courrier de M. Hixe intéresseront nos lecteurs. Nous les transcrivons ci-dessous :

« Je dois vous avouer d'ailleurs que je considère comme une erreur, de poser ce problème à des coloniaux.

» En France, en effet, où les gens habitent des immeubles à étage le facteur met toujours le courrier dans la boîte aux lettres.

» Tandis qu'ici, il y a d'abord peu de boîtes aux lettres, et même s'il y en a, les boys, comme chacun sait, sont trop heureux de lire le courrier avant le patron et ne laisseraient pas le facteur le mettre dans la boîte. Aussi, je pense que M. Hixe n'était pas un vieux colonial car alors, il ne se serait pas donné la peine d'écrire à son boy en lui précisant où se trouvait la clef de la boîte aux lettres, il lui aurait simplement écrit de lui réexpédier son courrier, et je suis certain qu'il l'aurait reçu... »

Nous publierons prochainement votre problème. Mais n'oubliez pas de nous envoyer la solution.

~ **M. A. G..., à Chapa.** — Que se passe-t-il donc à Chapa pour que vous soient inspirées de si tristes considérations sur la femme moderne ? Vous avez certes raison sur bien des points, mais nous estimons que vous exagérez beaucoup. Nous sommes de l'avis de Pierre Andelle sur ce sujet (voyez notre numéro du 17 août : « Un flâneur rue Catinat ».

Pour l'avenir, n'en doutez pas, la haute sagesse du Maréchal pénétrera nos institutions et permettra de restaurer « les antiques vertus qui ont fait la force des familles françaises ». Cela dépend de nous, mais il faut faire aussi la part du temps.

Vient de paraître :

aux Éditions ALEXANDRE-DE-RHODES

CROQUIS TONKINOIS

par MANH-QUYNH

Ancien élève de l'École des Beaux-Arts de Hanoi.

Album de luxe, de format 26 × 32, contenant vingt croquis vivants inspirés par la vie du paysan tonkinois,

Tirés sur du papier extra luxe Thang-long velours, des ateliers Nguyên-qui-Ky, au village du Papier, à Hanoi,

Sur feuilles détachables, couverture formant boîte,

Dessinés, gravés sur bois, et tirés directement par l'artiste lui-même.

Édition limitée à 300 exemplaires, signés par l'auteur :

Prix de l'album .. .. 40 $ 00

Frais d'envoi.. .. .. 2 00

On souscrit à l'Association Alexandre-de-Rhodes, à Hanoi,

6, Boulevard Pierre-Pasquier — Téléphone : 628

En vente chez I. D. E. O., TAUPIN

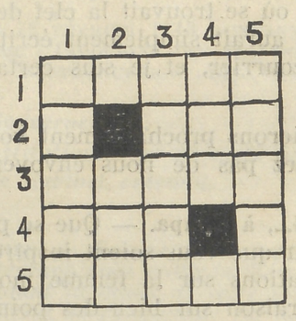
et aux GRANDS MAGASINS RÉUNIS, à HANOI

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Les mots croisés d'« INDOCHINE »

Les mots croisés poétiques de Georges Rimant.

N° 4. — Annam.



Qu'est-ce donc, chers lecteurs ? Pourquoi ces faces [blêmes,
Et ce regard distrait que votre œil m'a prêté ?
Seriez-vous si tôt las de nos petits problèmes ?
Non. La faute en revient à ce très âpre été.

Mais, baste ! La chaleur, fût-elle double ou triple,
Ne peut sous notre front jeter le désarroi.
Prenons la fuite, amis ; suivons notre périple
A travers ces pays où le soleil est roi.

L'évidence des faits s'impose à nous par force :
Si le Tonkin élève un chef incontesté,
A sa suite, l'Annam bombe son vaste torse,
Par la mer en furie amplement molesté.

Mais, lorsque les flots verts que la lumière irise
S'élancent contre vous, Padaran, Varella,
Votre ferme thorax soudain les pulvérise,
Goliaths qu'un troupeau de gnomes querella.

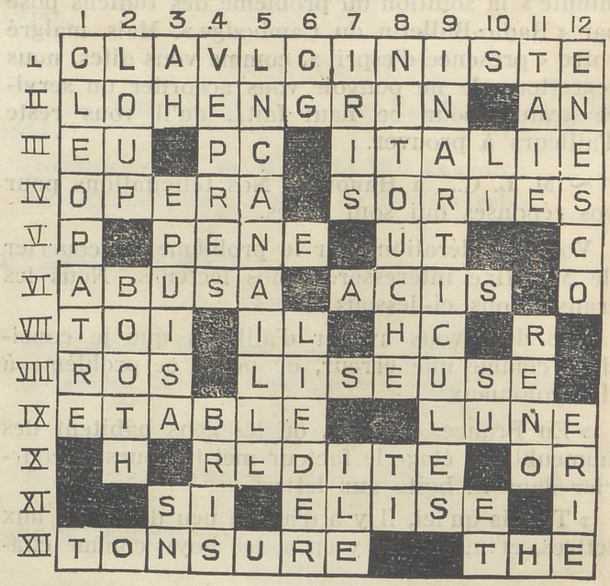
Et c'est pourquoi toi-même, ô prêtresse des rites,
Derrière un col toujours par la brume obstrué,
Dans le val qui te tend son siège tu t'abrites,
Ainsi qu'un frêle cœur derrière un rostre, Hué ;

Tandis que, plus au sud, ta jeune sœur cadette,
Fixée aux fiers sommets qu'évite l'air ardent,
Dalat au teint de fleur, tout comme une vedette,
Prend son frais bain de ciel, coquette, en musardant.

Georges RIMANT.

Solution des mots croisés de A. Frévat.

N° 5.



Explication.

Explications.

2 du II. — *L'An Mil,* de G. Pierné.
2 du V. — UT queant laxis
REsonare fibris
MIra gestorum, etc...
(Chaque syllabe initiale de cet hymne ayant donné son nom aux différentes notes de la gamme.)
2 du VI. — *Polyphème,* de Samain.
1 du VII. — *Toi et Moi,* de P. Géraldy.
2 du VII. — *Il est né le divin enfant...*
1 du XI. — Après le SI on recommence la gamme.
2 du 2. — W. Booth, fondateur de l'Armée du Salut.
3 du 3. — Samson.
1 du 6. — Charles Gounod.
2 du 7. — *L'île heureuse,* de Chabrier.
2 du 8. — Toselli.
2 du 11. — Reno, la ville des divorces en Amérique.
1 du 12. — Enesco, roumain, sujet d'Elisabeth de Roumanie, en poésie Carmen Sylva.



Vu pour autorisation d'imprimer (Arrêté n° 6921 du 2-10-42).
Le Gérant : TRUONG-CONG-DINH.
Imprimerie G. TAUPIN ET Cie

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



SOCIÉTÉ INDOCHINOISE D'ÉLECTRICITÉ

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 60.000.000 DE FRANCS

Siège Social : 62 bis, *Avenue d'Iéna, PARIS*

Inspection : 69, *Bd Francis-Garnier, HANOI*

TOUTES LES APPLICATIONS DE L'ÉLECTRICITÉ :

Etude, Fourniture et Montage de toutes installations électriques et hydrauliques — Fourniture, pose, réparations de matériel d'éclairage, ventilation, force motrice, etc...

Pour tous renseignements, s'adresser aux Bureaux de la Société :

HANOI — HAIPHONG — NAMDINH — FORT-BAYARD

et dans les principaux centres du Delta.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

PRODUITS PHARMACEUTIQUES



PROPIDEX - ASCIATINE - ORTEDRINE - RHOFÉINE
SONÉRYL - RUTONAL - STIBYAL - NEPTAL - TOCHLORINE
RHODAZIL - ALUNOZAL - URAZINE - CORYPHÉDRINE
GELOBARINE - FORIOD - BAUME RHODIA
NÉO - DMEGON - SANÉDRINE - INFUNDIBULINE
SEPTAZINE - NEODMÈTYS - THIAZOMIDE - FLÉTASE
RHODIACARBINE - CRISALBINE - NÉOCARDYL
QUINIO - STOVARSOL - MYOCHRYSINE - KÉLÈNE
DAGÉNAN - ANTHÉMA - PRÉMALINE
PROPIDON - QUINACRINE - GARDÉNAL
ACÉTYLARSAN - STOVARSOL - DMELCOS
NOVARSÉNOBENZOL BILLON
ASPIRINE USINES DU RHONE

justifient par leur efficacité
le renom mondial de la qualité française

COMPAGNIE DES EAUX ET D'ÉLECTRICITÉ DE L'INDOCHINE

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 95.000.000 DE FRANCS
Siège Social à PARIS : 62 bis, Av. d'Iéna, 16e arrondissement
-:- *Direction Générale à Saigon : 72, Rue Paul-Blanchy* -:-

Usines Électriques à Saigon, Cholon, Phnompenh, Dalat

ÉTUDES, FOURNITURES ET MONTAGE
de toutes installations électriques particulières et industrielles, hydrauliques et frigorifique

FOURNITURE, POSE ET RÉPARATION
de matériel d'éclairage électrique, ventilation force motrice, etc...

Registre de Commerce Saigon N° 278

Université Côte d'Azur. Bibliothèques